

ACTION

CAHIERS DE PHILOSOPHIE ET D'ART

SOMMAIRE

Cartomancie, *André Salmon*. — Zodiaque Genéthliaque, *Paul Dermée*. — Quatre dames de cœur, *Georges Gabory*. — Par la fenêtre, *Paul Budry*. — La femme d'après sa robe, *Anne Osmond*. — Épître aux politiques, *Ribemont-Dessaignes*. — Chansons. — Complainte, *Pascal Pia*. — Chanson de Marianne, *Max Jacob*. — Le songe du Centaure, *Fernand Fleuret*. — Poèmes de *A. Artaud*, *P. Eluard*, *Pascal Pia*, *T. Tzara*, *Léopold Zborowski*, *Géo Charles*, *Mélot du Dy*. — Soif, *A. Danan*. — De l'obscurité, *Jean Cassou*. — La situation financière. — Le Baroque, *Waldemar George*.

CHRONIQUES

Faits divers : *Georges Gabory*. — Le Cinéma : *Céline Arnauld*. — Lettre de Berlin : *Paul Wertheim*. — Spectacles : *Henri Colas*. — Morceaux choisis : *Latourrette*.

CRITIQUE DES LIVRES

Antonin Artaud. — *Alexis Danan*. — *Paul Eluard*. — *Fels*. — *Louis de Gonzague Frick*. — *Georges Gabory*. — *Roch Grey*. — *Pascal Pia*.

Gravures sur bois : Cartes à jouer, *Bracons*. — Chansons, *Halicka*.

Tous droits de traduction et de reproduction des textes et clichés réservés pour tous pays

Les auteurs sont seuls responsables de leurs écrits

Il sera rendu compte des ouvrages adressés en double exemplaire

DIRECTION :

FLORENT FELS — ROBERT MORTIER

COMITÉ DE RÉDACTION : *Paul Dermée*, *Georges Gabory*, *André Malraux*.

La direction reçoit le vendredi de 3 à 5 heures à la LIBRAIRIE STOCK, 7, Rue du Vieux-Colombier

Abonnement d'un an (6 numéros) : 15 francs pour tous pays

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL POUR TOUS PAYS :

Librairie STOCK - DELAMAIN, BOUTELLEAU & C^{ie}

7, Rue du Vieux-Colombier, 7, PARIS (6^e)

AU SOMMAIRE
DU DEUXIÈME NUMÉRO
DE LA NOUVELLE SÉRIE
DES

FEUILLETS D'ART

DES OEUVRES DE
PIERRE MAC ORLAN . ANDRÉ
SALMON . MAX JACOB . CHAS
LABORDE . SIMÉON . ALEXANDRE
IACOVLEFF . SOUDEIKINE . GRIGORIEV
ANDRÉ GROULT . CHARLES MARTIN
HONORÉ DAUMIER . ANDRÉ
MARTY . L'ÉCOLE FRANÇAISE
DU XVII^E SIÈCLE ET DES NÈGRES
DE LA COTE D'IVOIRE

Prix du N° 20 frs
Abonnement aux six numéros
annuels 90 frs

A Paris
Éditions Lucien Vogel
11, Rue Saint-Florentin

LIBRAIRIE STOCK

DELAMAIN, BOUTELLEAU & C^e

LES CONTEMPORAINS

œuvres et portraits au XX^e Siècle

Cette collection sous la direction de F. Fels a pour but de faire connaître au grand public les œuvres les plus significatives de notre époque. Chaque brochure contient un portrait de l'auteur, une notice biographique et une œuvre ; :: :: caractéristique :: :: :: ::

VIENT DE PARAÎTRE :

PRIKAZ

ANDRÉ SALMON

Notice de G. Gabory - Portrait par Survage

LE SOLITAIRE

DE LA LUNE

FRANÇOIS DE CUREL

Notice de F. Fels - Portrait par Fournier

LES CONSTRUCTEURS

Extraits (Nietzsche et Cézanne)

ELIE FAURE

Notice de P. Budry

LE CORNET A DÉS

MAX JACOB

Notice de G. Gabory - Portrait par Picasso

Pour paraître en Avril : Kipling -:- Jean Cocteau -
:: :: Freud -:- André Suarès -:- Les Tharaud :: ::

Puts ensuite : Jaurès -:- Maurice Barrès -:- Bernard
Shaw -:- Apollinaire -:- Einstein -:- André Gide -:-
Foch -:- Sertillanges -:- Georges Duhamel -:- Anatole
France -:- Jules Romains -:- Jean Giraudoux, etc..

CHAQUE BROCHURE : UN FRANC

LIBRAIRIE STOCK, 7, rue du Vieux-Colombier, PARIS

Faits divers

Désiré Landru que nous nous plaisions, pauvres rédacteurs d'*Action*, à nommer notre bon maître, Désiré Landru vient d'être condamné à mort par le jury des Assises de Versailles, qui, pris de remords sans doute, a signé un recours en grâce, ce qui est assez joli au point de vue de la logique, car, si des gens sérieux estiment qu'un homme a commis dix crimes et demi (dix femmes et un enfant) il est singulier de demander sa grâce et si ces mêmes gens sérieux croient l'homme innocent, il n'est peut-être pas nécessaire de le condamner à mort.

Le premier succès de la revue *Action*, je le rappelle à ceux qui l'ont oublié, lui vint d'être saisie pour avoir publié dans son premier numéro un modeste éloge de Landru, que j'avais signé ; il est juste de ne point abandonner celui qui nous servit de réclame et de continuer à lui marquer notre sympathie.

Landru est un poète qui n'a pas chanté, un écrivain qui n'a pas écrit, un littérateur manqué. Il a l'amour du romanesque. Se souvient-on de ce charmant détail donné par *la Presse* : Landru s'habillant en marquis pour aller voir ses fiancées, et disant :

— Pardon, je ne reste que cinq minutes. Un bal masqué...

Voilà qui prouve une imagination littéraire. J'insiste : si Landru avait été romancier, il aurait découpé ses maîtresses en morceaux choisis et n'aurait brûlé que ses manuscrits. Peut-être n'a-t-il jamais découvert sa vocation poétique, au contraire de bien des gens qui se croient poètes et ne le sont guère. L'en voilà bien sévèrement puni.

Malgré sa mine de fonctionnaire échappé d'un tableau du Douanier Rousseau, Landru est un homme distingué, je veux dire libéré des préjugés et des principes. C'est un monsieur qui a « passé outre » comme disait Protos, l'ancien copain de Lafcadio — deux enfants perdus par André Gide — je dirais que Landru est un homme moderne si je ne trouvais ce mot un peu ridicule. Don Juan au petit pied ou plutôt au petit cœur, Landru se soucie peu de sa partenaire et ses péchés furent presque solitaires. Ah ! les paradis sont étroits. On n'y peut tenir deux ensemble.

« Qu'importe, devait penser Landru, qu'importe ce visage artificiel, qu'importe ces dents, ces cheveux, ces couleurs sans danger, produits du commerce et de l'industrie » :

Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse !

chantait le poète préféré de Landru, celui qu'il vantait à Fernande Segret, un matin de printemps, dans les jardins de Bagatelle.

Les indiscrets demanderont :

— Pourquoi Landru tuait-il ses fausses maîtresses ?

Mais, sans doute par faiblesse, comme on écrit ou comme on aime. Peut-être aussi par système. Un soir, en sortant du cinéma, Paul Budry et moi, nous imaginions Landru tuant par esprit d'ordre, pour en finir avec la maîtresse et prenant l'argent par simplicité, parce que la vie est chère, etc. Un tel caractère aurait mérité d'être pris en considération.

Je sais qu'on va m'accuser de paradoxe, mais en admettant que les jurés ne comprennent pas ce jeu d'esprit, ont-ils pu trouver dans leur conscience la conviction que Landru est coupable ? Peut-on tuer sept femmes dans le même lieu sans laisser trace de sang et ces Messieurs ont-ils donné créance au récit confus de ce témoin qui prétendait avoir vu un homme à barbe noire jeter un paquet dans l'étang de Gambais ? Cela tient de la fable.

Les amies de Landru ont disparu, soit. Mais la loi est la loi, elles ne seront mortes que dans trente ans. Les jurés sont restés insensibles à cet argument présenté avec tant d'éloquence par M^e de Moro-Giafferi qui, ensuite, hasarda l'hypothèse d'un voyage sentimental en Amérique du Sud entrepris par les fiancées sur les conseils de Landru. D'ailleurs, celui-ci n'a rien confié à son avocat.

— Moi aussi, je suis lié par le secret professionnel, s'est-il contenté de répondre à ses questions précises.

La supposition est vraisemblable du séjour de ces dames dans les *saloons* de Buenos-Ayres ou de Santiago ; une autre est plausible, celle que l'affaire Landru fut organisée par le gouvernement pour détourner l'attention de la valise diplomatique ou de la question des sucres. Je pense qu'il serait fâcheux pour Landru que cette seconde supposition fût une réalité, car sans doute n'hésite-

On souscrit dès maintenant au
5 volumes qui paraîtront en 192
dans la Collection des
"BEAUX LIVRES"

Tirage invariable à 1.000 exemplaires numérotés tous papiers com
Édités par la Librairie MORNAY
37, Boulevard Montparnasse, 37 - PARIS

	Sur papier Rives	Jap.
A. FRANCE, Crainquebille..	60 »	180
<i>Illustré par Falké.</i>		
WHITE, Terres de silence ..	50 »	180
<i>Illustré par Lebedeff.</i>		
J. LORRAIN, Monsieur de Phocas ..	50 »	180
<i>Illustré par Chapront.</i>		
ZOLA, La faute de l'Abbé Mouret ..	70 »	200
<i>Illustré par Achener.</i>		
LEMONNIER, Au cœur frais de la forêt	50 »	180
<i>Illustré par Barthélemy</i>		

: Les 10 volumes déjà parus dans la
:: :: collection sont tous épuisés :: :

La seule Revue d'art moderne aux États-Unis

THE LITTLE REVIEW

Quarterly journal of Art and Letters

ADMINISTRATION :

Margaret ANDERSON - Francis PICABIA - Ezra POUND

SOMMAIRE du NUMÉRO D'AUTOMNE :

EZRA POUND	Brancusi
IVAN GOLL	Eingesand
FRANCIS PICABIA	Fumigations
MINA LOY	Psycho-Democracy
PAUL MORAND	Quatre Poèmes
CLÉMENT PANSIERS	Brussels-Berlin
EZRA POUND	Historical Survey
JEAN COCTEAU	Cape of Good Hope
MARY BUTTS	Ashé of Rings II
KEMUTH BURKE	David Wasserman

EN VENTE } à Paris, Librairie SIX, Avenue Lovendall.
Shakespeare and Company, R. de l'Odéon.
à Londres, NEUMAYER, 70, Charing Cross Rd.

LA DIRECTION A NEW-YORK, 27 West, 8th. Street

rait-on pas à lui laisser perdre la tête pour prouver qu'on n'y tenait pas. Un ami proposait une troisième hypothèse :

Les femmes auraient bien été assassinées, en effet, et Landru n'aurait pas joué le rôle de l'assassin mais celui d'un proxénète. Il aurait livré les victimes à quelques messieurs riches, sinon à quelques dames. — On peut même supposer les unes et les autres influents dans l'Etat — et oubliant ses amies dans quelque parc-aux-biches ne se serait plus du tout inquiété de leur santé. Une raison lui défendrait de découvrir le pot-aux-roses sanglantes, celle-ci : Landru serait un ancien espion allemand et craindrait fort de tomber dans le fossé de Vincennes, pour les soldats du donjon, suivant le proverbe.

On trouvera cette hypothèse romanesque. Elle l'est, mais au contraire de ce que dit Alphonse Daudet, la vie est un roman : seuls les gens heureux n'ont pas d'histoire et cette troisième légende de Landru n'est peut-être que la vérité. Le mystère de Gambais prête à la fantaisie. Les crimes supposés de Landru lui ont rapporté trente-cinq mille francs et il dépensa presque toute cette somme pour les beaux yeux de Fernande, la rescapée. Il lui fallait encore vivre, faire des cadeaux à ses amies, entretenir sa famille. D'où venait l'argent ? N'y aurait-il pas là encore la main de l'Allemagne ?

Le bruit court qu'un emprunt national va être contracté pour permettre à Landru de payer les faveurs de Thémis, sa dernière fiancée. Le Président de la République signera-t-il la grâce et va-t-il sourire en lisant au bas du placet le nom de la sœur d'une victime, partie civile au procès (un franc de dommage-intérêt), cette dame qui a peur que l'ombre de Landru ne la vienne tirer par les pieds, la nuit ?

Landru fut utile à la République. Son nom rappellera l'époque davantage que celui d'un ministre ou d'un militaire. Marianne sera-t-elle ingrate ? J'espère que non. Landru s'est montré galant homme, il n'a rien dit. Monsieur Mystère a gardé son secret.

GEORGES GABORY.

*Ecrit le 4 décembre 1921,
jour de la Sainte-Barbe-Bleue
en ma garenne de Clichy.*

Avec la création de l'atelier, Charles Dullin entreprend l'importante affaire de l'assainissement et de la régénération des mœurs et de l'esprit du théâtre français. Il n'est pas besoin d'insister sur l'ignominie actuelle de la scène. Le Vieux-Colombier mis à part, nous n'avons pas à l'heure qu'il est de théâtre. L'Œuvre ne pouvant être considérée que comme la mise en valeur marchande des belles tragédies du Nord.

Mais, avant tout, il fallait constituer un petit noyau d'acteurs parfaitement disciplinés, parfaitement au courant des exigences de leur métier, parfaitement *conscients*. C'est à quoi tendent les méthodes nouvelles instaurées par Dullin, et qu'il a ou inventées ou employées le premier en France. De ces méthodes, la principale est l'improvisation qui force l'acteur à *penser* ses mouvements d'âme au lieu de les figurer. Une parfaite propreté de mœurs et de croyances préside aux évolutions de cette intéressante phalange et, déjà, d'incontestables personnalités d'actrices et d'acteurs commencent à se dégager. Ce sont des *acteurs* donnant comme une image idéale de ce que pourrait être l'acteur complet à notre époque et se rapprochant du type éternel de l'acteur japonais qui a poussé en lui jusqu'au paroxysme la culture de toutes ses possibilités physiques et psychiques.

Une parfaite propreté de mœurs et de *croyances*. Avant toute chose, Dullin demande à ses élèves le respect de leur art. Car l'atelier n'est pas une entreprise, c'est un laboratoire de recherches. L'erreur y est admise. Mais l'amour du métier y fustige les énergies. Et en fin de compte le délicieux miroitement de l'heureuse trouvaille y apparaît comme la récompense de l'effort. Ainsi se trouve remplie cette condition de *surprise* qui, suivant Edgar Poë, est à la base de l'Art.

Il est certain que tout en évitant de tomber dans une spécialisation outrancière, Dullin va nous donner le théâtre convenant avant tout à ses goûts et à ses moyens d'expression propres. Un théâtre d'une barbarie latente et d'une ambiance hoffmanesque. C'est qu'il y a en lui, en plus de l'acteur que l'on sait l'étoffe d'un merveilleux homme de théâtre, avec une esthétique, et jusqu'à une mystique de la scène, parfaitement conscientes et étudiées. En Dullin, la culture égale la sensibilité et lui sert de tremplin. Ce qui fait de l'Atelier mieux qu'une affaire, et déjà une idée.

Antonin ARTAUD.

Le Cinéma

LE GOSSE

On a beaucoup vanté ce film avant même qu'il ne fût projeté. Evidemment, comme publicité c'était réussi ; seulement on a toujours une certaine déception lorsqu'on s'aperçoit qu'au lieu du château promis on ne vous offre qu'une cabane. Non pas que la cabane déplaît, mais l'imagination a travaillé et s'est formée aux promesses — et le public ne veut pas rêver au cinéma ; il veut voir des réalités, les vivre et en emporter à la fin du spectacle non pas l'oubli immédiat, mais un souvenir qui entrera dans sa vie comme un rayon qui se poserait sur le bord de sa fenêtre et y resterait éternel et immobile.

Ce fut la déception que j'éprouvai en voyant *Le Gosse*, parce que je m'attendais à un enrichissement beaucoup plus grand de la manière habituelle de Charlot. Or, dans *Le Gosse*, Charlie Chaplin — (à part une tentative romantique de mauvais goût) — reste celui que nous avons admiré déjà dans *Une Vie de Chien* et dix autres chefs-d'œuvre.

Charlot, pince-sans-rire, est donc, aussi, capable de tendresse : mais nous le savions déjà ! Charlot n'est pas sentimental mais humain et son humanité est pour une bonne part dans son génie !

Or être humanitaire et être humain ce n'est pas du tout la même chose. Nous avons vu que le premier geste de Charlot fut de se débarrasser de l'enfant ; il est même allé si loin que, tracassé par la police, il souleva la grille d'un égout pour y jeter le gosse, et ce n'est qu'en sondant la profondeur qu'une lueur de pitié l'envahit : sans raisonner, sans s'en rendre compte, par pure spontanéité il devient alors le père, et quel père ! Bon, souple, doux, partageant sa nourriture avec le gosse en parties égales, lui faisant même partager son métier de filou.

La paternité de Charlot n'est pas une mystification ; la douleur qu'il éprouve à l'enlèvement de l'enfant est tellement vraie que l'on est heureux de penser qu'elle n'est pas réelle, car on ne voudrait pas voir souffrir le généreux Charlie Chaplin qui a donné tant de lui-même à l'humanité par la variété de son jeu de psychologue railleur, se raillant lui-même, et toutefois restant humain. J'insiste sur cette humanité, car il y a tant de clowns qui font rire, tant de mauvais films comiques, dont l'esprit manque si complètement de saveur que l'on en est plus énervé qu'amusé.

Et c'est pour cela que l'on sacre Charlot

LA DANSE

Revue de toutes les Danses,
celles d'hier et d'aujourd'hui,
celles de demain, dans tous
: les PAYS DU MONDE :

Organe des professeurs
des maîtres de ballet
des amateurs et des profanes



PARAISANT CHAQUE MOIS

LE NUMÉRO 2 Francs

ABONNEMENTS : France 20 Francs.
Étranger 25 Francs.

4, Rue Tronchet -:- PARIS

MONSIEUR

n'est pas

LE MAGAZINE

DES SNOBS

c'est

== LA REVUE ==

DES

HOMMES ÉLÉGANTS

SPÉCIMEN SUR DEMANDE



PARAISANT CHAQUE MOIS

LE NUMÉRO 5 Francs

ABONNEMENTS { France 50 Francs.
Étranger 60 Francs.

4, Rue Tronchet -:- PARIS

poète ! Charlot est poète par ce côté de vie intérieure qu'il nous fait partager. Charlot ne fait pas verser de grosses larmes, mais il fait sourire, et combien un sourire cache parfois de sentiments profonds ! Charlot n'est pas artificiel ; il se moque de tout. Dans un salon il se distingue par son élégance personnelle ; sa canne est sa sœur jumelle — ses gants troués cachent sa pauvreté ; gentilhomme ruiné ou original ; un coup de chapeau le sauve d'un coup de pied, un sourire le sauve d'une gaffe ou d'une maladresse.

Son jeu de physionomie ne porte pas de masque ; ni faux air d'indifférence ni dos courbé aux révérences. Toujours la même figure franche et ouverte et ce sourire merveilleux et inoubliable...

Mais Charlot poète rêve mal. Ce rêve matérialisé dans le film choque comme des vers de Casimir Delavigne qui seraient intercalés dans les *Illuminations* de Rimbaud. A la place de ces anges ailés et baroques, il aurait dû nous montrer simplement des Pierrots enfarinés ou même une danse d'aéroplanes, ou autre chose encore, et son film serait resté pur. Mais combien de mauvais poèmes chez les plus grands poètes !

Aussi aurais-je voulu que cette histoire de maman délaissée et douloureuse ne survînt pas dans le film. Cela sent tellement la mauvaise littérature ! Charlot aurait dû ici encore inventer autre chose, se tirer d'affaire, je ne sais trop comment, mais fuir ce morceau détestable de roman feuilleton.

Cependant, et malgré ces réserves, *Le Gosse* est un très beau film, presque aussi parfait qu'*Une vie de chien*. C'est à des artistes tels que Charlot que le cinéma doit d'être aujourd'hui un art vivant, varié, construit, lyrique, qui ne manque ni d'imagination, ni de spontanéité, ni de traits de psychologie fine et mordante, — enfin capable d'œuvres aussi bien construites qu'un poème ou un roman modernes.

Le petit Jackie Coogan passe dans le film aussi lumineux que l'innocence elle-même. Son jeu naturel et déjà si savant étonne par cette fraîcheur mêlée de souffrance des enfants pauvres et malheureux, mais qui oublie tout au premier sourire, à la plus petite marque de bienveillance et qui sont heureux spontanément de recevoir un joujou d'une passante — et cette moue d'enfant gâté, cette moue qui rappelle si bien le bon papa Charlot !

Une figure douce, belle et loyale, une petite tête qu'on ne peut plus oublier et que l'on ne peut voir sans l'aimer, voilà ce qu'est le petit Jackie Coogan.

Céline ARNAULD.

Ouvrages reçus

X... : Le Calamiste Alizé.

Le Calamiste Alizé. — La grâce extérieure de ce petit opusculé ne suffit pas dans sa froide blancheur à son contenu. Si français qu'ils soient, ces vers sont plutôt les dernières strophes à ajouter au *Cantique des Cantiques*, dont les héros s'éveilleraient d'une torpeur de siècles, dans un lit chamarré d'un palast-navire, plein de milliardaires à destination inconnue.

Ce navire-univers — synthèse de tous les luxes terrestres en raccourci — dispose le couple biblique à la lubricité, pousse l'homme excité par le jazz-band à unir dans un seul nœud de possibilités sans limite, les plus extrêmes états-accès connus dans la nature.

Sulamite ne dort plus sur la peau d'une chèvre fraîchement écorchée, gardant des légions de vermine qui l'importunaient durant son vivant ; les pieds de l'amante ignorent les rudes sentiers des vignes galiléennes ; sortis des mains expertes d'une pédicure diplômée, ils sont devenus mangeables comme des petits fours. L'excès de parfumerie n'est plus nécessaire pour neutraliser les relents naturels dûs au manque de salle de bain ainsi qu'aux galettes de pois chiches cuites sous la cendre.

Au contraire, la passion cherche, renifle, fouille, évite l'essence étrangère. Il y a des oiseaux-gibiers dont les amateurs savourent la précieuse matière fécale.

Sait-on quelle merveilleuse transformation culinaire s'opère au moment où la poularde truffée s'unit à l'ananas arrosé de marasquin ?

De quels coups de son bâton l'ancienne Sulamite rosserait le beau pasteur, s'il osait lui adresser une seule demande, pourtant si savamment tournée, que lui fait le poète dans le *IV^e Poème*...

Par un miracle d'élégance linguistique, il convertit en un encensoir la ténébreuse sortie où les heureux vivants envoient, dans un joyeux paroxysme, le trop plein de leur servitude... Avant d'arriver à ses lèvres, il devient or, le même qui fit briller les cornes du bélier de Bacchus ; il devient ambrosie.

La pureté de ces syllabes sonores, la bonne humeur, naturel apanage du poète visant avec succès le centre même de toutes les félicités, l'humour qui arrive à ne pas troubler le frémissement, l'arrière-pensée d'un état extra-pathétique, ce sont là de rares qualités dont jouit le Calamiste Alizé, qui, monoclé, sanglé d'une redingote impeccable, porte vaillamment son sacerdoce. ROCH GREY.

Jean DMOCHOWSKI : *La Vie du Berger*, poèmes.

La Société Mutuelle d'Édition semble se complaire dans une heureuse médiocrité. Textes médiocres, dessins médiocres. Quant à la présentation elle tend au carnet de blanchissage plutôt qu'au livre. Que dirai-je des vers de M. Dmochowski, que patronnent malgré eux Chénier, Lebrun-Ecouhard et le *Journal des Débats*? Rien, sinon qu'il n'était guère utile d'ajouter à leur ridicule la mention : tous droits de reproduction réservés.

Robert WILTON : *Les derniers jours des Romanof*, édit. G. Crès.

M. Wilton, rédacteur au *Times*, donne aujourd'hui une nouvelle version de l'assassinat de la famille impériale de Russie, version qui ne sera probablement pas la dernière. Mais quel crédit accorder à tel ouvrage d'esprit antisémite, donc partial ? Je ne puis que déplorer les excès révolutionnaires qui n'ont jamais été le fait du seul Juif. Le Français, l'Allemand, voire le Britannique (qu'en pensent le Boër de 1900 et l'Irlandais ?) ne sont en rien inférieurs au sémite, pas même en brutalité. Entre autres détails, le livre de M. Wilton nous apprend que les grandes duchesses étaient des jeunes filles sages, vierges tranquilles de pensionnats, et que deux d'entre elles « peignaient bien ». Méthode Carpentier, aquarelle et domino de famille, distractions franco-russes, qu'emporte le vent des steppes ; la mort des dames Romanov, venant après tant et tant de deuils, n'émeut plus que les possesseurs de 5 % Russe.

Léon CHENOY : *Stendhal et la Rectification de l'enthousiasme*, édit. de « Ça Ira », Anvers.

Une des rares particularités de Stendhal, qui n'ait été étudiée jusqu'ici, le contrôle rigoureux de soi-même, fait l'objet de cette courte plaquette. Il est tout à l'honneur de M. Chenoy d'avoir contribué à notre éducation stendhalienne. En ces temps où les « comptes d'auteur » envahissent les devantures des libraires, il n'était pas inutile de rappeler ceci qu'écrivait Stendhal en 1832 : « Je n'estime que d'être réimprimé en 1900 ». Il fallait que cette petite leçon d'orgueil nous vînt de Belgique et invitât quelques scribes à moins de miosie autour de leur nom. Je signalerai la mention « juin-août 1918 » sur laquelle se clôt ce consciencieux ouvrage. Les travaux du temps de guerre ne décelaient pas d'aussi louables soucis littéraires chez la plupart des gens de plume.

Jean GALTIER-BOISSIÈRE : Loin de la Rif-flette, édit. G. Crès.

M. Galtier-Boissière publie ses souvenirs de casernes, de dépôts et d'hôtels sous ce titre significatif : *Loin de la Riflette*, la vie des mobilisés à l'intérieur durant la guerre. Les grotesques fantoches à qui la guerre accorda de l'importance, les éphébéons du tennis et du baccara enlevés à leurs jeux en août 1914, ne se reconnaîtront pas dans ces pages : les portraits y sont trop fidèles. Il y a toutefois plusieurs personnages sympathiques : je nommerai les bataillonnaires Clou et Tango, à l'égard de qui M. Galtier-Boissière doit nourrir quelque tendresse. Ces deux belles canailles consolent de tant d'honnêtes gens au sexe plus ou moins équivoque. L'auteur n'hésite pas à mettre en scène sous des noms à peine déguisés deux ou trois de ses contemporains : jolis soldats qui ont maintenant rejoint leur boudoir et revêtu leur pyjama. (Toutes ces dames sont au salon.) J'ajouterai que ce livre, écrit sans prétention, classe M. Galtier-Boissière parmi les chroniqueurs robustes, dont les ouvrages mériteraient d'être lus dans les écoles afin de donner aux adolescents bourrés de sciences inutiles, un aperçu du rôle majeur de la bêtise.

La revue *Ça ira* (61 Hofstraat, Eekeren-Anvers) consacre son n° 16 à Dada. Des poèmes de Benjamin Péret, Paul Eluard. Un fragment de l'Homme coupé en morceaux, drame comique de Pierre-Albert Birot. M. Picabia, d'un verbe plus discipliné que de coutume, nous parle du bonheur. Notons encore : l'histoire de Dada, par Pierre de Massot ; Ezra Pound, Christian ; Renée Dunan présente une défense de Dada, d'une logique rigoureuse. Et en cinq pages, Clément Pan-saers se révèle physicien dada.

Fleurs et fruit de novembre, voici une nouvelle revue : *Aventure* (6, rue de la Muette, Paris). Pierre Mac-Orlan et Louis Aragon ont collaboré au premier numéro. Des proses remarquables de Marcel Arland, Henry Cluquenois, Roger Vitrac et une enquête sur l'humour : Blaise Cendrars n'a pas cru devoir apporter dans sa réponse autant de nouveauté que dans sa poésie.

Les Feuilles libres (81, avenue Victor-Hugo, Paris). Dans le numéro d'octobre : des proses d'André Salmon, Marcel Raval, Georges Gabory. Un poème de Jean Cocteau. Des commentaires de Maurice Raynal sur le Salon d'Automne. Des « greguerias » de R. Gomez de la Serna. Reproductions de tableaux du Salon. *Les Feuilles libres*, excellente revue d'esprit nouveau, réunissent les noms des nouveaux classiques modernes.

Pascal PIA.

La Cavalière Elsa, par Pierre MAC-OR-LAN. — Ed. N. R. F.

Plus encore que les précédentes productions de Pierre Mac-Orlan, sa dernière œuvre porte la marque de son époque. Elle est extraordinairement datée. Mais elle tire justement de ce caractère pour ainsi dire momentané sa valeur documentaire et son style. Elle fixe un moment assez furtif du développement spirituel de notre époque. Il y a d'ailleurs dans le style de Pierre Mac-Orlan quelque chose de proprement inexprimable, une certaine faculté de dégager ce qu'on pourrait appeler la substance mystique de nos sensations, qui en fait quelque chose d'éminemment représentatif. Un autre caractère de ce style est sa précision, sa netteté, une appropriation étonnante de la forme au fond, qui donne l'impression que la forme a été *pensée avant*. Un intense sentiment de la signification symbolique des choses, communique à ses créations l'apparence idéale des choses vues en rêve. *La Cavalière Elsa* est comme une incarnation féminine de l'âme de Pierre Mac-Orlan. Mais le grouillement épique de cette belle fresque animée qu'est son dernier livre, se réduit à des enluminures de détail.

Pierre Mac-Orlan est un écrivain trop conscient. Ce qui enlève à son livre sa masse et son unité. Mais si éparpillée que soit la fabulation de ce roman, la vie qui s'y incorpore en rend la lecture troublante. A. A.

Cinema Calendrier du Cœur Abstrait
Maisons poèmes par Tristan Tzara,
19 bois par Arp

La poésie de l'évidence aura toujours de bonnes raisons d'exister. A travers les lunettes célestes, la vue d'un monde sans intentions, si les ailes des nuages sont blanches, elles sont transparentes, belles et disposées. Arp tourne sans reflets aux courbes sans sourires des ombres à moustaches, enregistre les murmures de la vitesse, la terreur minuscule et cherche sous des cendres froides les plus petits oiseaux, ceux qui ne ferment jamais leurs ailes.

Tzara tranquillise les amoureux, les courtisans, les courtisanes, les somnambules, seront toujours poètes, pierres à la clef de trèfle, il assemble les débris des sonorités dérisoires et nous montre le héros sous la lampe, parmi les meubles teints.

Après. Saisit les avirons du tourment. C'est à ce moment précis qu'il prend la parole, les mots lui reviennent avec ses regards, un corps nu en croise un autre, hérite des diamants d'une pauvre épave et trouve un asile sûr.

Paul ELUARD.

Jacques CHARDONNE : **L'Epithalame.**

Delamain et Boutelleau, édit.

Le moins qu'on puisse dire de ce singulier ouvrage, par tant de côtés si remarquable, c'est qu'il réjouit la curiosité comme une gageure gagnée. Un roman de sept cents pages qui demeure attachant en dépit de la plus inconsistante aventure ; une analyse, précise jusqu'à la pire minutie, d'âmes quotidiennes, aussi dépourvues d'héroïsme qu'il est possible, et qui retient cependant et qu'on suit sans agacement jusqu'en ses détours les plus incertains : le cas friserait le miracle si l'explication n'en était évidemment dans les grâces d'un style dont il serait assez juste peut-être de décider qu'il est le style de l'infinité psychologique.

Un jeune bourgeois égal à la moyenne de tous les autres, artiste autant qu'il sied pour figurer avec honneur à la table d'un dîner de fiançailles, assez pervers pour le sentir et s'en estimer, sans génie mais sans sottise indécente, ni trop cynique ni trop indiscretement scrupuleux, prend goût, au gré des commodités voisines de vacances, à une petite amie de ses cousines, la retrouve à Paris, se lie d'amitié secrète avec elle, joue à la détourner de ses cours, la perd de vue, la rejoint, l'épouse enfin, quoi qu'il en ait eu et parce que, comme tranchait l'ainé : « Il ne faut jurer de rien ».

M. Jacques Chardonne évolue à travers cette aimable grisaille armée d'une loupe impitoyable. Il n'a cure de suivre dans ses logiques sinuosités le développement chez ses personnages de tel sentiment un moment fixé. Il procède par sautes. Nous l'avions laissé là, voyons où il est maintenant, dit-il. Et le voici appliquant la lentille grossissante et qui grossit indifféremment tout, le sentiment et l'ambiance, avec une exactitude si totale que la fatigue viendrait de cette abondance du détail si chaque détail n'apportait son plaisir inattendu.

On a cité beaucoup de grands noms à propos de *L'Epithalame*. Si la place laissée à ces notes n'était mesurée, dix lignes de dialogue suffiraient pour administrer la preuve que M. Chardonne est tout désigné pour réussir au théâtre avec les grâces aristocratiques et un peu fanées des proverbes de Musset.

Jules RENARD : **Nos frères farouches.**

Grès réédite pour notre agrément ces *Frères farouches* qui laissent au palais le moins exercé le goût de la perfection conquise. C'est cela le classicisme perdurable : le tragique quotidien transposé dans le verbe le plus impartial. Jules Renard n'est pas un miroir

ÉDITION PLASTIQUE

ACTION

Deux eaux-fortes à tirage limité format Art (42×52).

Portrait du Poète Jean COCTEAU. par Modigliani (gravé par Gorvel)... .. Net 50 frs.

Portrait du Poète APOLLINAIRE, dessiné et gravé par Marcoussis (*Il ne reste que quelques épreuves*) Net 100 frs.

: : Adresser directement les commandes à ACTION : :

PAUL GUILLAUME

MARCHAND DE TABLEAUX

59, Rue La Boétie -:- PARIS (8^e)

ACHÈTE ET VEND

LES ŒUVRES DE

André DÉRAIN

PICASSO

VLAMINCK

MODIGLIANI

MATISSE

UTRILLO

Marie LAURENCIN

MARQUET

BONNARD

VUILLARD

LAUTREC

Henri ROUSSEAU

RENOIR

COURBET

MANET

VAN GOGH

DAUMIER

DELACROIX

DEGAS

B. MORISOT

CEZANNE

Claude MONET

PISSARO

GAUGUIN

: : **ET LES SCULPTURES NÈGRES** : :

LE VIEUX

COLOMBIER

EN JANVIER

CÉLÉBRATION DU

TRICENTENAIRE DE MOLIÈRE



CARTOMANCIE

Par André SALMON

Dame de carreau.

Redoute la reine à la rose
Qui t'entraîne sur son carreau,
Tu lui deviens une névrose
Qu'elle irait publier tout haut.



Roi de cœur.

Sans rien craindre du glaive
 Qui mécaniquement s'abaisse ou se relève,
 O fillette perdue, écoute qui te parle
 Ici par sympathie, et va blottir ton rêve
 Sous le beau pardessus fourré de Monsieur Charles.

Dame de cœur.

Mais Judith est si bonne fille !
 Dans un ciel de fards son œil brille
 Et l'on voit resplendir parmi l'ombre du bouge
 Son cœur comme un édredon rouge.



Roi de trèfle.

Sans doute c'est un sceptre à tes doigts, Alexandre !
 Mais on jurerait, ma parole !
 Que ce roi jongle avec des lampes à pétrole.
 On le dit bon, loyal, sérieux pour la folle,
 C'est un monsieur qui monte et qui sait redescendre.

Dame de trèfle.

Bureau de tabac ou de change?
 Or et billets, vins et liqueurs !
 La dame de trèfle a du cœur !
 Ame sœur.
 Argine t'apparaît si le veut ton bon ange,
 Comme un chèque barré qui n'a qu'un endosseur.

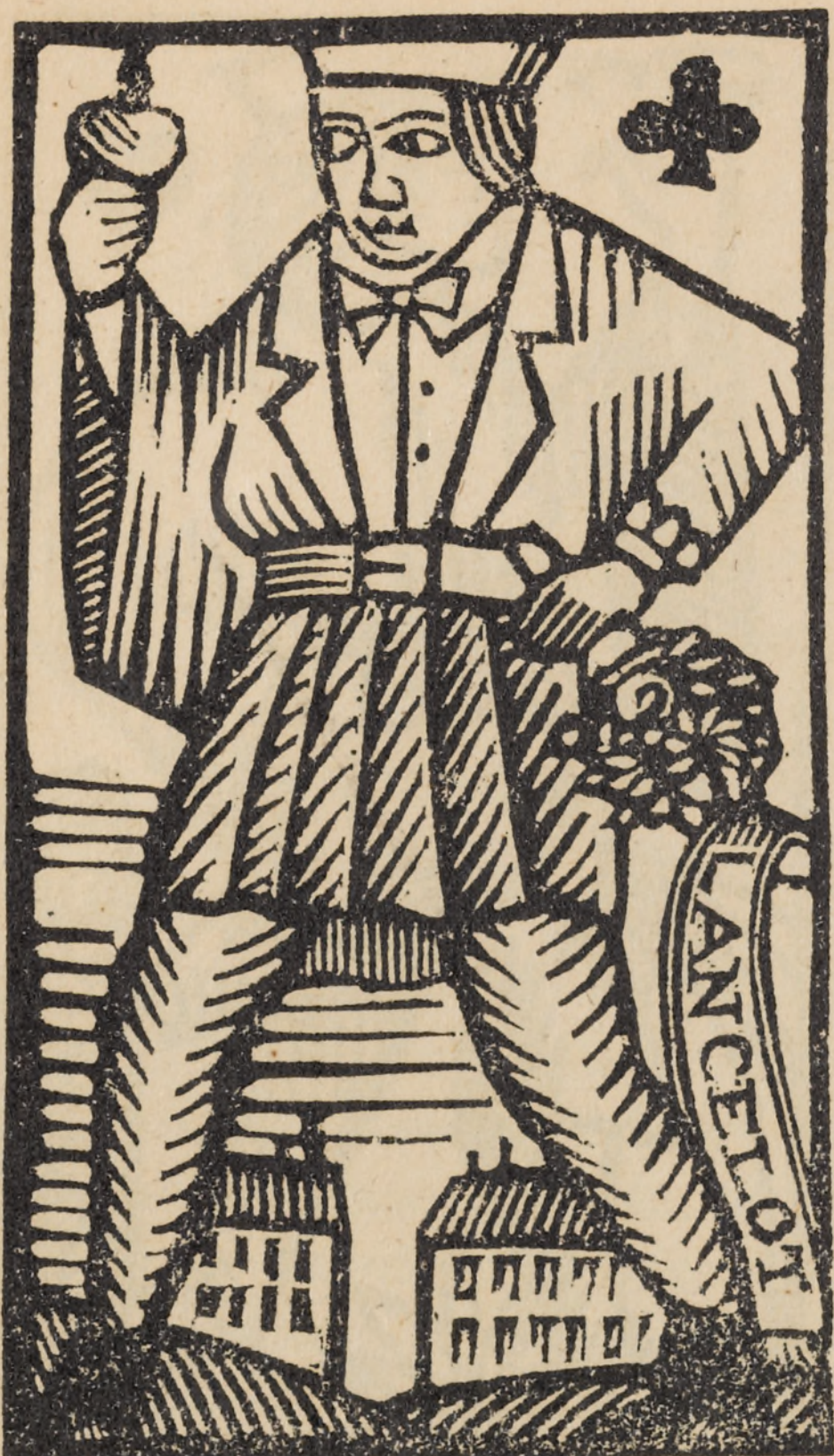


Roi de pique et valet de pique.

Vieux harpiste, ô David, ravisseur de pucelles !
 Sur l'instrument sonore est-ce l'âme de celle
 Qu'Hogier ton noir valet retient sous son manteau
 Qui se résoud si tôt ?

Dame de pique.

Le palais de Pallas est en forme de lyre,
 Ses deux ou trois repas ne sont que de tulipes,
 Mais un deuil éternel marque son front de cire,
 Fuyez-la, cœurs fervents ! qui s'y frotte s'y pipe.



Rencontres de cartes.

Petite peine passagère —
 Pleurs à la nuit — deuil et prison
 Retard en mer, ô passagère
 L'astre noir est sur la maison.

Projets dans la ville,
 Contre qui formés ?
 Un cercle fermé
 L'as de cœur y brille.

Embarras, changement, dispute
 — Les cartes ne mentent jamais ;
 Le lys noir de l'incertitude
 A corrompu mon beau valet.



Valet de carreau.

Au siège d'Ys Hector fit montre
 D'un tel moral
 Que la reine charmée
 L'ayant d'abord fait caporal,
 Lui vint offrir sa main en lui donnant sa montre
 Devant toute l'armée.

Valet de cœur.

Doux, constant, honnête, timide
 Et pourtant entre tous fatal !
 Que faire de ce cœur candide
 O La Hire sentimental !
 Argine t'apparaît si le vent ton bon ange,

Zodiaque Généthliaque

VERSEAU

(20 janvier-18 février)

1. *Vénus*. — Manet — Mozart — Byron — Hérold — Auber —
Kisling — Picabia — Van Dongen — Guil-
laume II — Florian — Stendhal.
2. *Mercur*e. Chopin — M^{me} de Sévigné — Paul Fort — Léger.
3. *Lune*. — de Max — Rachilde — Louis XV — Mirbeau — Auric.

Les jambes nous portent là où nous devons aller. Rester chez soi et attendre la visite d'Alexandre, voilà une preuve de bien mauvaise éducation.

Le Verseau donne le souci d'autrui — verse les regards, les pensées, les désirs sur cette humanité qui grouille dans la poussière. La faisanderie a besoin de fourmis. — Fourmis ayez notre sollicitude.

Mondains, mondanités, mondonovisme. Les mondes qu'on découvre sont souvent en de très vieux baedekers. Au coin du feu dressons de beaux autodafés. Nous brûlerons nos pensées les plus chères et les ressusciterons au matin.

Votre amour, Verselliens, trouve tant d'objets qui lui plaisent ! — Mais il y a des guet-apens. Des portes s'ouvrent à contre-sens et l' amoureux distrait tombe par la fenêtre.

Byron et Guillaume II.

POISSONS

(19 février-20 mars)

1. *Saturne*. — Rossini — Victor Hugo — Renan — Mac Orlan —
Montaigne.
2. *Jupiter*. — Michel-Ange.
3. *Mars*. — Mallarmé — Louis de Gonzague — Frick — Sully-
Prud'homme.

Tout le bas du corps est de pierre, et selon les heures et les gens, le cœur parfois se corailise.

Attaché au même lieu pour toujours, pour jamais, quelle tentation pour l'esprit d'aventure ! Aussi l'on s'évade dans l'espace et dans le temps, par le désir. On crée un monde où tout n'est qu'accident. Les dangers volent autour de votre tête et vous crèvent les yeux ; et désormais la nuit est claire comme le jour.

Tout se passe, chez les Pisciniens, sur une scène grande comme

la main. Saturne rend l'air électrique. Des trônes s'écroulent sans faire de bruit et des paroles dites à voix basse déchaînent plus d'orages que la bête des derniers jours.

Catastrophes, calomnies, trahisons. — Ceux qui sont prisonniers des filets que l'on ne relèvera jamais ne se jouent point dans les âpres tempêtes vénusiennes.

Montaigne et Mallarmé.

BÉLIER

(21 mars-19 avril)

1. *Mars*. — Goya — Luther — Verlaine — Bach — Haydn — Gogol
Vigny — Van Dyck.
2. *Soleil*. — Tailhade — Léopold II — Albert Samain — Gambetta
— Roland Manuel — Vlaminck — Baudelaire.
3. *Vénus*. — Lautréamont — Paul Dermée — Juan Gris.

Tout ce feu venu du cœur, venu des sens, c'est dans la tête qu'il s'amasse. Chambre de chauffe. Les soupapes sont chargées et le manomètre marque des pressions folles. Capitaine, nous pouvons courir une heure avant de sauter. — A Dieu vat ! Mais que vers notre but nous cinglions, droit comme une balle.

Il n'est que des luttes contre soi-même, le désordre de nos passions anarchiques, l'aveugle stupidité des choses, ou les hommes qui se dressent sur notre trajectoire !

Esprits combattifs, les Bélériens, pourquoi ? S'il n'y avait pas de résistance à leur volonté, toutes réalisations d'ordre se feraient sans dépense d'énergie. C'est contre l'obstacle que le bélier montre sa force farouche et son obstination héroïque. Il frappe du front jusqu'à s'en faire sauter la cervelle.

Puis, victoire remportée, il s'enivre de possession. La femme est la récompense du guerrier vainqueur.

Luther et Lautréamont.

TAUREAU

(20 avril-20 mai)

1. *Mercury*. — Shakespeare — Taine — Saint Louis — Paul Poiret
— Basler — Charles Nodier.
2. *Lune*. — Marcel Prévost.
3. *Saturne*. — Louis XIII — Alphonse Daudet — Gabriel Fauré —
Braque — Eric Satie — Balzac.

Les épaules d'Atlante sont puissantes : à peine sent-il le poids du

monde. Il a le temps pour lui et les longs efforts qui ne le lasseront pas. Sans fièvre, sans hâte, sans l'angoisse de tomber à genoux l'œuvre à moitié terminée, il fait tourner lentement le globe autour de son axe et soumet aux rayons du soleil des régions jusqu'alors ténébreuses.

Chacun des Tauriniens porte le monde qu'il peut supporter : et c'est tout le secret de leur sécurité et de leur quiétude.

Quoi qu'ils entreprennent, ils en voient la fin — et nul d'entre eux n'est supérieur à sa destinée.

Fécond, persévérant, d'humeur aimable et enjouée, le taureau ne se fâche que lorsqu'on l'irrite savamment. Toujours ardent, il ne devient passionné que par la privation totale de l'amour.

Shakespeare et Saint Louis.

GÉMEAUX

(21 mai-20 juin)

1. *Jupiter*. — Albert Durer — Wagner — Verhaeren — Paul Brulat.

2. *Mars*. — Socrate — Marcelle Meyer — Schumann — Pierre Corneille — Marquis de Sade — Platon.

3. *Soleil*. — Pascal. — Rembrandt. — Derain. — Radiguet.

Les bras s'ouvrent pour l'accolade fraternelle. Ce n'est pas une maîtresse que vous serrez sur votre cœur — c'est votre sœur. Ce n'est pas un frère ce jeune garçon qui vous émeut, c'est un amant. L'amour se perd dans ce dédale et parfois il s'égare sur des seins défendus.

Mais ce besoin d'êtreindre, chez les Gémelliens, embrasse tous les objets — ceux que nous devons aimer : la famille, les lois établies, Dieu, la patrie : et c'est le Panthéon — la vérité nue sous ses voiles, le pain dur, une table de sapin, la chanson du fouet ou de l'appeau à frouer, — enfin tout et même la souffrance !

Père Goriot qui vous étiez dévêtu pour habiller vos filles, vous dûtes naître sous le signe des Gémeaux.

Malheureux passionné d'objets toujours indignes !

Rembrandt et le marquis de Sade.

CANCER

(21 juin-22 juillet)

1. *Vénus*. — J.-J. Rousseau — Courteline — Offenbach — Duhamel — Metzinger — Lamennais.

2. *Mercure*. — Louis XI — Gluck — La Fontaine — André Gide — Carco — Cocteau — Georges Sand.

3. *Lune*. — Léon Bloy — Max Jacob — Degas — Brunetière —

Corot — Gainsborough — Gobineau — Modigliani — Pissarro.

Les crabes sont de redoutables guerriers. Armés en guerre comme des hoplites, ils ne craignent pas les coups. Aucun tir de barrage ne peut les arrêter.

Mais c'est dans l'outillage compliqué et trop riche de leurs dix pattes qu'ils s'embarrassent. Trop de dons faits par une Nature trop généreuse ! Les uns tirent à hue, les autres à dia. Des hésitations, des progrès, puis des reculs — une incertitude de marche, qui ne tient pas au manque de but clairement perçu, mais à une anarchie des moyens qui ne veulent pas se subordonner à la volonté.

Beaucoup de pas pour rien. — Spectacle d'un gaspillage insensé ! Mais qu'intervienne, chez les Cancériens, une volonté héroïque de sacrifice, que les membres perturbateurs soient tranchés — et c'est la marche au but, puissante et rectiligne !

Certains cancers nommés tourteaux ne contiennent que de l'eau.

Louis XI et Léon Bloy.

LION

(23 juillet-22 août)

1. *Jupiter*. — Bunau Varilla — Alexandre le Grand.
2. *Mars*. — Maupassant — Max Maurey — Jean Lorrain.
3. *Soleil*. — Napoléon — Landru — Fels — Michelet — Lipchitz — Pascal Pia.

Les reins râblés et élastiques pour la danse et pour le combat — le lion des armoiries ne connaît ni la peur ni le doute.

Il est seul et ne souffre pas de sa solitude. Il est roi et n'a nul besoin de sujets. Lorsqu'il en a, il recrée aussitôt le désert dans son cœur.

Les Léoniens ont la force, la générosité, le courage et toute lutte est une fête pour eux.

« Mon fils rien ne peut te résister », disait, au lion Alexandre, la prêtresse de Delphes. — Mais, hâte-toi ! Ton âge le plus heureux sera celui de ta jeunesse.

Hâtez-vous, Léoniens, le soleil penche sur l'horizon...

Votre vieillesse sera sans lumière : lions en cage, vieux lions.

Maupassant et Landru.

VIERGE

(23 août-21 septembre)

1. *Soleil*. — Goethe — Cuvier — Laforgue — Louis XVI — Tolstoï

- Maeterlinck — Apollinaire — Debussy — Th. Gautier.
2. *Vénus*. — Tristan Bernard — Louis XIV — Richelieu — Buffon
— Antonin Artaud — Meyerbeer — Blaise Cendrars — Bourget — Jarry.
3. *Mercur*e. — Louis XVIII — Ronsard — Donizetti.

Ce n'est pas la vierge adorable et troublée, c'est la vierge forte de quarante ans. Des folies, elle en fit de tête, mais vierge elle est et le demeure, vierge rangeuse et économe.

La gourmandise est son péché : la table dressée a condamné l'alcôve.

Jusqu'à cette heure où le ventre a ceint la couronne de carton doré, la destinée fut quotidienne. Qui plus tôt, qui plus tard — tous y viennent. Et tout le reste : rêve mystique, lyrique, musical, philosophique et politique s'accommode fort bien de la royauté de Gaster. Tout, sauf la passion !

Une grande sérénité fait croire à une bonne conscience.

Et les Virginiens administrent leurs dons avec une économie un peu étroite, mais attentive et clairvoyante.

Les Virginiens naissent à quarante ans.

Louis XIV et Maeterlinck.

BALANCE

(22 septembre-21 octobre)

1. *Lune*. — Clemenceau — Nietzsche — Bossuet — Mérimée — Barrès.
2. *Saturne*. — André Salmon.
3. *Jupiter*. — Maurice Donnay — Rodin — Dostoïewsky — André Chénier — Lamartine — Gabory.

Glisseurs ou danseurs de corde, de colophane fine frottez le filin fin — et puis à l'eau lancez le sot balancier.

Votre ombrelle d'argent est une coquetterie. — Beau serpent azuré qui triomphâtes d'Eve. — O souplesse, ô anneaux moirés des fleuves. — Tunique d'anguille et d'acier. — Jongleurs d'amour et jongleresses — votre corps est le seul balancier.

Équilibré toujours malgré les écarts violents — le balancier rythmiquement va d'un excès à l'autre, et passe cent fois par la ligne idéale du centre qui seule compte.

Les Bilanciens, quoi qu'il advienne, ne s'abîmeront jamais. Ils tombent tour à tour d'un pied sur l'autre, et cela s'appelle mieux : marcher.

Chacun d'eux marche à son pas, mais tous avec sûreté.

Les amateurs d'engloutissements tragiques dans l'erreur sont priés de ne pas se déranger.

Bossuet et Barrès.

SCORPION

(22 octobre-20 novembre)

1. *Mars*. — Erasme — Liszt — Restif de la Bretonne — Pierre Bertin — Rimbaud — Paul Valéry — Picasso — Sisley.
2. *Soleil*. — André Malraux — Villiers de l'Isle-Adam — Chênedollé.
3. *Vénus*. — Marcoussis.

Brûlés par l'âcreté du sang, agressifs et corrosifs, scorpionnes et scorpions s'accouplent en des messes noires. Puis c'est la triste curée où l'on dévore seul ce que l'on a le plus aimé.

Ils ne sont guère heureux ceux qui sont nés sous ce signe. Instinctifs et impulsifs comme des phallus, ils ne prennent conscience d'un acte que lorsque celui-ci est déjà accompli. Que de plaintes alors, de regrets superflus !

Et leur humeur hostile se tourne aussi bien contre eux-mêmes. L'heautontimoroumenos de Térence était un Scorpionien. Bourreau de soi-même et des autres, telle est la destinée à quoi l'on n'échappe qu'à force de prudence et de contrôle de soi.

Mais l'art sert souvent d'exutoire à l'humeur urticante des Scorpioniens et ce sont les brusques illuminations de l'âge des inquiétudes sexuelles — les découvertes de pays nouveaux que toute une vie ne suffit pas à explorer.

Rimbaud et Picasso.

SAGITTAIRE

(21 novembre-20 décembre)

1. *Mercure*. — Voltaire — d'Alembert — Carlyle — Paul Guillaume.
2. *Lune*. — Paul Adam — Xanrof.
3. *Saturne*. — Georges Feydeau — Pierre Louys — Waldteufel — Weber — Flaubert — Henri IV — Paulhan — Gleizes — Lucien Guitry — Beethoven — Emile Faguet — Halicka — Musset.

Ce sont les cuisses qui font le traqueur, le chasseur. Le trait lancé sur la proie ne dévie — il file droit avec un léger sifflement, ne s'arrête qu'au but et tombe avec sa victime. Le traqueur est frère de ses flèches — il ne fléchit jamais.

Quelles chasses, quelles explorations passionnent les Sagittariens ! L'animal, la peuplade inconnue, la vérité qui fuit, gros gibier, et la forme d'art rebelle, et la femme qui vous échappera, Sagittariens, toujours !

Mais c'est la poursuite qui vous passionne, non l'hallali.

Et vous aimez chasser des nuits entières — des nuits sans espoir de matin.

Le Juif-Errant né sous le Sagittaire, poursuit sans répit son chemin.

Henri IV et Beethoven.

CAPRICORNE

(21 décembre-19 janvier)

1. *Jupiter*. — Newton — Racine — Henri de Régnier — Matisse — Millevoye — Sainte-Beuve.

2. *Mars*. — Murillo — Schubert — Cicéron — Canudo — Irène Lagut.

3. *Soleil*. — Edgar Poë — Molière — Céline Arnould — Saint-Simon.

Les mains se tendent vers un flambeau qui s'échappe sans cesse. — Flamme qui se reflète inversée sur la rétine concave et que le cerveau redresse. — La vision d'un but mobile, l'ambition, les mondes qui tournent en bourdonnant dans la nuit chaude et les piqures de leurs dards sur de beaux fronts polis par de torrides veilles.

Amour et ambition. — Prendre et être pris. — Passion solaire. — Ardeur héliaque. — Elie s'enlevant sur un char de lumière. — Héliaste faisant descendre l'astre sur son désastre. — Visées droit dardées au cœur de l'univers !

Si les ailes poussent aux Capricorniens, c'est le vol engoulevant des inventeurs ardents et des poètes.

Si la corne du sabot leur a poussé, c'est l'escalade du plus haut pic d'où l'on peut dominer la terre.

Edgar Poë ou Sainte-Beuve.

PAUL DERMÉE.

PAR LA FENÊTRE

*La Beauté j'en ai beaucoup
entendu parler à une Anglaise*

Cet automne que nous voyagions dans la Mélanésie — vous y cherchiez l'amour, je le fuyais — vous souvenez-vous comme un soir

toutes les violettes de mer furent cachées sous les feuilles vertes des vagues? Des nuées chassées d'Europe, reconnues à cette tache de sang pâle qu'y a laissée Paris, à cette odeur de tabac de Hollande, à des trous bleus découpés à la forme de ces îles où hivernent les romanciers, ces nuées nous ôtèrent tout désir d'aller plus loin dans l'inconnu. C'est ce jour-là que le capitaine se trompa de méridien, et dès lors nous manquâmes toutes les escales. Puis vint ce jour où le voilier s'embarassa dans les branchages d'une forêt de corail, où nous dûmes attendre qu'elle fût devenue tout à fait une île et qu'une mission de géographes abordât pour la découvrir. Nous devînmes alors de solides amis, comme des gentlemen véritablement désespérés. Pendant qu'on attachait aux vergues dix mille couvercles de boîtes de conserves qui devaient nous donner de loin sous les soleils couchants l'éclatant aspect d'un Kursaal de Lugano, vous crayonniez dans un petit carnet.

Les morts seuls peuvent être aussi tendres que nous étions. Nous suivions, jusqu'à la pâleur, le passage des longs poissons doux qui venaient caresser leur dos à notre coque. Vous deviniez dans un vent d'est à quel parfum se frottaient les dames créoles de Lima, de Valparaiso ; moi, dans un vent d'ouest, je n'arrivais à sentir que la monotone odeur du « Pears Soap », à quoi l'on se parfume à Sidney, à Melbourne. Nous apprenions que rien ne vaut décidément la peine d'être vu et saisi de près, que toute chose vous rejoint n'importe où, que le plaisir enfin est un festin de mort, puisque l'image de toi, quand la reçoivent mes yeux, n'est déjà, mon ami, plus la tienne. Pour employer à notre délivrance votre savoir de peintre, le capitaine vous pria d'écrire sur la voile en lettres de cent pieds cet avis :

Make a little hint this way !

Un bâtiment passa sous notre vent, où l'on n'entendait probablement que l'espagnol, car il passa outre. Vous peignîtes alors à la misaine une créature aux hanches immenses, toute d'argent, de cuivre et d'or, qui appelait l'amour, et mille choses de celles qu'une âme tendre peut évoquer en soufflant sur un miroir. Cette même nuit une étoile filante qui rejoignait sa constellation traversa nos dix mille miroirs de fer-blanc. J'eus le pressentiment de grands malheurs. En effet, un petit cratère sous-marin éclata le lendemain et poussa soudain notre île à la surface. Divers gouvernements s'émurent... Un vent d'ouest qui sentait le mouton nous ramena vers l'est, qui sentait le fumier d'oiseaux. Il y eut ces villes, ces immeubles, ces végétaux, ces femmes, et ce qui ne vaut la peine d'être appris que par l'image si doucement pâmée que nous en apportent les vents.

PAUL BUDRY.

QUATRE DAMES DE CŒUR

C'est ainsi qu'on écrit l'histoire.

AGNÈS SOREL

Jehan Foucquet a laissé cette peinture du petit roi de Bourges qui nous fait comprendre si bien l'influence de la belle Agnès sur ce prince mélancoliquement idiot.

Jeanne d'Arc était en cendres. Le jeune et beau Dunois, Xaintrailles, La Hire s'amusaient. L'ogre de Tiffauges commençait d'établir sa réputation légendaire. Le roi donnait des bals et des fêtes de nuit. L'Anglais régnait en France. Agnès Sorel avait la taille si mince que sa ceinture servit de couronne à la tête étroite de Charles. Elle était belle à faire peur. On ne pouvait la voir sans l'aimer. Comment la peindre ?

La favorite ne déchira pas trop le beau tapis qu'on avait mis sous ses petits pieds, la France. A Chinon, le roi s'endormait sur son sein ; elle l'éveilla. Une prédiction lui promettait l'amour du plus grand roi d'Europe et un soir, au lit, elle dit à Charles son projet feint de passer à la cour d'Angleterre et de se rendre à Henri Plantagenet, qui bientôt posséderait la France et sa dame de beauté. Charles alors se leva, saisit sa grande épée de bois et non sans larmes dans la voix jura qu'il allait reconquérir son trône — tout cela pour permettre à Dumas père d'écrire un mélodrame en vers.

Agnès Sorel fut empoisonnée par le Dauphin, disent les chroniques. Le jeune homme lui donna une gifle en présence de son père.

Je crois que vous venez d'insulter votre reine !
dit Charles, et il exila son fils.

Six mois plus tard Agnès était morte. Inscrivons sur le tombeau de sa mémoire cette gentille épitaphe :

*Agnès de belle Agnès portera le surnom
Tant que de la beauté beauté sera le nom.*

DIANE DE POITIERS

On sait que François Premier mourut du mal d'amour. Victor Hugo nous a montré ce pauvre vieux comte de Saint-Vallier sauvant sa tête grâce au cœur de sa fille qu'il mit aux pieds du roi. Cette fille devait être un jour Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois la grande sénéchale. A quarante ans, la belle enfant apprit l'art d'aimer au jeune

Henri de Valois. Ah ! les femmes de quarante ans qui aiment les jeunes gens ! Je me souviens d'une dame qui... Mais il ne s'agit pas de moi. Diane encouragea les arts, pensionna les artistes, bon sentiment qui n'anime plus les favorites de la République. Hélas ! c'était le bon temps, comme on dit. Vous écriviez un petit quatrain pour les beaux yeux d'une dame et le lendemain vous receviez cinquante mille écus d'or et un petit hôtel entre cour et jardin. Diane trompait Henri avec le connétable de Montmorency, entre autres, mais elle défendait à son amant de songer à quelque autre femme. Voilà bien les femmes.

A soixante ans, elle était encore de la plus grande fraîcheur. Ses ennemis l'accusaient d'user de philtres magiques, mais il paraît que sa seule recette de beauté était de prendre un bain d'eau glacée tous les matins. A vous, mesdames de Paris, chers corps un peu fanés. Ainsi donc, tout allait le mieux du monde dans les châteaux du Roi. Festins, tournois, plaisirs ; mais la centurie menaçante terminait l'horoscope d'Henri :

*Le lion jeune le vieux surmontera
Au champ bellique par singulier duel
Dans cage d'or les yeux lui crèvera :
Deux plaies donnent la mort cruelle !*

Le roi mort, la reine de la main gauche se retira dans ses terres où ses ennemis surent la persécuter. Le maréchal de Tavannes qui fut sans doute l'amant de Catherine de Médicis proposait à celle-ci « d'aller couper le nez à la duchesse de Valentinois ». Elle mourut au château d'Anet, la belle duchesse, le 22 avril 1566, âgée de soixante-six ans trois mois et vingt-sept jours.

MARIE TOUCHET

Moi qui descends d'une vieille famille royale de Hongrie, j'ai renoncé au trône sachant bien que les Anglais m'enverraient en exil si je prétendais à l'héritage de mes pères. Je me contente d'être poète. Charles IX, lui aussi, préférait la lyre à la couronne et nous sommes tous flattés dans les vers qu'il écrivit à son vieil ami Ronsard :

*L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner :
Tous deux également nous portons des couronnes.
Mais, roi, je les reçois, poète tu les donnes ;
Ta lyre qui ravit par de si doux accords
T'asservit les esprits dont je n'ai que les corps ;*

*Elle t'en rend le maître et te sait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.*

Si l'on détachait des autres les deux derniers vers, il serait facile de leur prêter un sens érotique, mais ce n'est pas mon intention ; je ne veux évoquer que le pur visage de Marie Touchet, la belle amie du Roi, celle dont l'anagramme était :

Je charme tout.

La mère du roi sépara les deux amants, mais, après trois ans d'éloignement, Charles, au balcon du Louvre, vit passer la belle Marie, résignée, douloureuse, vêtue d'habits de couleur sombre. Son amour lui revint au cœur et, avec la permission de sa mère, il aima sa maîtresse. Marie Touchet était dame de la Seigneurie de Belleville. Elle mourut à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

GABRIELLE D'ESTRÉES

Henri III fut, dit-on, le premier amant de Gabrielle, mais le roi préférait les jeunes gens et la mère de Gabrielle loua sa fille à divers courtisans. Le duc de Bellegarde, qui était son amant, remplissait de sa louange la cour et la ville. Henri de Béarn, confident du duc, en devint amoureux sur paroles. Henri IV devint l'amant de Gabrielle et fut abondamment trompé. Pour moi, Henri IV, menteur, paillard, pillard, grossier, manque singulièrement d'intérêt. Je n'ai pas de sympathie pour ce soldat vulgaire et ridicule, séducteur de femmes de chambre ou de filles de cuisine. Il écrivit à Gabrielle quelques billets d'amour qui semblent copiés dans le *Petit Secrétaire amoureux* :

*« Que ne puis-je partir en croupe derrière le messager que je vous envoie
Je pourrais au moins baiser un million de fois vos belles mains ! »*

Gabrielle mourut sans doute empoisonnée, comme tout le monde à cette époque. Tant pis pour elle !

Elle était en visite chez le riche Jamet. En apprenant la mort de sa maîtresse, Henri IV s'écria en pleurant :

« Je suis presque seul sur la terre ! »
et s'en fut tout droit au b.....

Regardez je vous prie, chers lecteurs, la figure de ces quatre dames de cœur, elle vous séduira mieux sans doute que ces quelques notes sans prétention, écrites en bas de leur portrait.

GEORGES GABORY.

LA FEMME D'APRÈS SA ROBE

La Femme a toujours passé pour un sphinx impénétrable et il faut avouer que cet air de mystère n'est pas un de ses moindres attraits. Toutefois, un observateur peut, sur la foi d'indices les plus aisés à discerner, demander et obtenir le mot de l'énigme. Une science mal connue, méconnue même, la Physiognomonie, fille de l'Astrologie, pourrait suffire à révéler bien des secrets, mais bien peu de gens se donnent la peine d'étudier un visage trait par trait pour y lire l'âme et la pensée. On peut, avec moins de précision, mais avec une égale certitude, demander ces indiscretions au vêtement de la femme, à sa coiffure, à ses manières, à tout ce qui nous saute aux yeux.

Pour nous entendre sur la valeur des mots, il faut d'abord admettre que les femmes — de même que les hommes — peuvent idéalement se classer en huit types, modifiés par d'autres influences, mais qui prédominent sur les autres apports. Ces types, distingués d'après les influences planétaires, sont : la Saturnienne, la Jupitérienne, la Martienne, la Soléienne, la Vénusienne, la Mercurienne, la Lunarienne et la Terrienne. Nous en décrirons le caractère et les tendances en décrivant leurs atours de prédilection.

La Saturnienne, grande, mince, brune, osseuse, avec de grands traits, le nez mince et courbe, les yeux inclinés à l'inverse de ceux des Chinoises, a l'air mélancolique même dans ses meilleures heures. Et, comme tout, dans cet être, porte à la philosophie et aux études spéculatives, est empreint de logique et de raison, elle aggrave cette tristesse par tout son aspect extérieur. Peu portée au luxe vestimentaire, elle est celle qui se laisse aller. Ses opulents cheveux noirs sont tordus en tas derrière la tête, sans aucun souci de la mode ; elle aime les robes noires qui ressemblent à des soutanes, les bijoux sévères, jais ou acier oxydé, les souliers de curé et tout ce qui peut lui donner un aspect rébarbatif. Cependant, elle a, dans sa jeunesse, les plus belles dents du monde, et sa grâce triste n'est pas sans attrait. Elle est patiente, économe — parfois plus qu'il ne conviendrait. Elle n'est nullement coquette dans aucun des sens de ce mot. C'est un choix de tout repos ; mais il faut avoir peur de la gaieté pour fixer ici son destin.

La Jupitérienne est tout autre. Elle est blonde ou châtaine, ronde, rieuse et rose. Elle aime tout ce qui est éclatant et joyeux, avec un sentiment du faste qui ne doit cependant pas écarter les épouseurs, car la Jupitérienne est, par essence, la maîtresse de maison parfaite. Reli-

gieuse par complexion, soucieuse de ses devoirs, elle oubliera tout ce qui lui plaît si cet oubli est nécessaire au bien-être de ceux qu'elle aime. Ses regrets, si elle en a, porteront sur le luxe de sa maison et la gourmandise, qui est le péché mignon de son robuste appétit. Dans ses habits, elle aime le drap et le velours ; toutes les étoffes qui font de beaux plis l'enchantent et elle adore les draperies sans garniture. Toutes les combinaisons qui moulent ou dégagent les épaules, — son décolleté est généralement parfait, — les grappes de cheveux qui encadrent le visage, les robes à traine qui la grandissent, tout cet attirail d'une magnificence quelque peu cérémonieuse est son élément naturel. Signe particulier : elle sait vieillir et ne cache nullement son âge, qu'elle pourrait dissimuler ; son ambition est de recevoir et d'être mêlée aux affaires. Elle est pour son mari et de bon conseil et de sûr appui.

La Martienne, c'est la sportive. Son front n'a pas la ronde ampleur du front jupitérien, il est souvent envahi par les cheveux, qui sont durs et drus, noirs ou rouges, mais sans nuance. Son nez accusé, crochu même, quand l'influence de Mars est absolue, prend, avec l'âge, de fâcheuses tendances à voisiner avec le menton. Mais, dans la jeunesse, sa libre démarche, sa désinvolture, tout ce qui émane, robuste et sain, de sa vigoureuse personne, constitue un attrait puissant pour ceux qui aiment par-dessus tout la jeunesse et la force. La Martienne adore les modes masculines, celles qui dessinent librement la taille sans la serrer, qui laissent, dans de souples lainages, pressentir la gorge menue, un peu carrée, comme les pectoraux des très jeunes hommes. Elle goûte aussi les atours militaires, les dolmans à brandebourgs, et, surtout, ce dont elle ne saurait se passer, c'est une aigrette, une coque de ruban, un couteau de plume érigé droit sur le devant de sa coiffure, d'un goût agressif et piquant. La Martienne est colérique et véhémence, mais elle n'a pas que des défauts. Si aucune mauvaise influence ne gâte ses nobles vertus, il n'est pas de meilleure camarade, d'épouse plus fidèle et plus sûre. C'est la compagne des bons et des mauvais jours, manquant un peu de coquetterie, mais dévouée comme un frère d'armes.

La Soléienne, grande, mince, souple, presque toujours blonde, aux longs yeux mi-fermés, au nez légèrement courbé, aux lèvres d'un dessin très pur, avec ce signe particulier que la supérieure déborde l'inférieure, ce qui est un gage de spiritualité. La Soléienne se désigne par une grâce hautaine et souffrante. Des esprits inconsidérés la croient maniérée, comme s'il n'était pas des êtres naturellement compliqués. La Soléienne aime les costumes blancs et flottants, les draperies soutenues par des ceintures lâches qui ont un je ne sais quoi de la nymphe et de la prêtresse. On s'aperçoit seulement à la longue de la différence

qui existe entre sa vêtue et celle des autres femmes, tant elle sait adapter la mode à ce goût si personnel. Les Soléiennes sont des êtres pleins de charme et d'illusions, toujours déçues. Elles demandent à la vie et à l'amour plus que ne peut donner aucune chose humaine ; si elles se laissaient aller à leur amertume, elles risqueraient de jouer le personnage insupportable de la femme incomprise. Mais c'est une mode qui est bien passée.

La Vénusienne est brune, flambée de roux ou blond Véronèse ; rien n'est plus délicat que son teint, même s'il est très brun, rien n'est plus friand que son petit nez, rien plus attrayant que sa bouche épaisse dont la lèvre inférieure est souvent roulée comme celles qu'on voit aux portraits des Habsbourg. Son cou rond est encerclé de trois petits plis délicats. Elle est faite pour plaire et pour aimer ; elle aime et elle plaît. La fidélité n'est pas son affaire. Seuls, un grand amour ou un profond sentiment religieux peuvent la soumettre au joug des durables affections. Quant à ses promesses, Ninon, qui fut le modèle du genre, les a classées en un seul mot : « Ah ! le bon billet qu'a La Châtre ! » La Vénusienne aime les robes qui ne tiennent pas aux épaules, les mules qui sont toujours prêtes à abandonner le pied, les coiffures dénouées qui gardent un petit air de bonne fortune prochaine. La Vénusienne se plaît aux mélanges audacieux d'étoffes qui jurent ensemble ; c'est elle qui imagina d'unir le tulle à la fourrure, le velours à la mousseline. Tout cela lui sied à merveille et constitue pour ses rivales un piège où elle se complaît à les voir tomber. Elle veut être aimée, être aimée toute seule et par tout le monde ; et le reste ne lui est rien.

La Mercurienne est née maquillée. Avant de jouer à la poupée, elle a déniché la boîte à poudre de sa mère et en a fait abondant usage. Elle excelle à jouer la comédie, et, dans le cours de la vie quotidienne, n'oublie pas assez qu'elle est actrice. Menue, alerte, remuante, agile autant qu'un lézard, elle est insaisissable à ceux qui lui demanderaient quelque attention ou quelque fixité. Mais combien elle se rattrape par une intuition rapide, par une adaptation immédiate aux plus disparates milieux ! Railleuse, mordante, elle possède un don merveilleux pour contrefaire et ridiculiser ; sa bouche un peu trop mince est apte à tous les sourires comme à toutes les grimaces. La simplicité fait défaut à ses atours. Elle aime ce qui lui sied — les volants, les paniers, les « chichis », un tas de colifichets et de franges, des bouillonnés, et ce qui grossit quelque peu sa frêle et mignonne personne.

La Lunarienne est blonde, blanche, ronde et molle ; elle a des yeux glauques un peu saillants qui, souvent, paraissent vagues et myopes, bien qu'ils soient très clairvoyants. Lymphatique par complexion, la Lunarienne semble paresseuse, parce qu'elle déteste la

marche ; mais elle adore tous les travaux sédentaires ; pas une femme ne brode mieux qu'elle et n'est meilleure mère. Elle adore toutes les modes flottantes et vaporeuses, les écharpes, les voiles qui poétisent la silhouette et affinent ce que sa figure, généralement ronde, peut avoir de trop enfantin. Elle garde un air de jeunesse dans un âge où la plupart des femmes se parent des trésors de leur maturité et son esprit lui-même garde, bien qu'elle soit profondément artiste en musique et en poésie, le goût des belles légendes et même des contes de fées. Ne croyez pas, cependant, que ce monde enchanté lui cache le monde réel. Elle voit et pressent même ce qu'on lui cache. Ses pressentiments, ses rêves prémonitoires, toutes ses sensations d'au delà se réalisent toujours et il serait d'un mari prudent d'y croire et de s'y conformer.

La Terrienne est bien différente. Elle ne voit que ce qui est sous ses yeux et tient férocement à ce qu'elle possède. Epouse correcte, mère dévouée mais sans tendresse, elle aime les travaux de ménage, même les plus triviaux. Même riche, elle prend soin de sa cuisine, non en donnant des ordres, mais au sens le plus matériel. C'est la ménagère, la paysanne, dans tous ses maux et avantages ; mais c'est un bourreau de travail, un aide précieux pour le mari qui fait un métier rude et manuel. A quelque rang qu'elle appartienne, la Terrienne porte des couleurs voyantes, de vastes et lourds bijoux dont la valeur marchande saute aux yeux, des étoffes cossues et solides et toujours quelque chose de rouge, toujours placé où il ne devrait pas être. Il est bien difficile d'en faire une élégante et le couturier y perd sa peine. D'ailleurs, elle est sans grâce et ses traits ramassés seraient sauvés à peine par la blanche douceur des coiffes provinciales, — si elle consentait à en porter.

Il y a mille autres moyens de connaître la femme, mais celui-ci est le plus simple, puisqu'il porte sur le point le plus apparent. Il se peut que, quelque jour, je donne à ceux qui veulent bien me lire, les conseils nécessaires pour diriger leur choix dans l'acte si important d'où dépend le bonheur de toute la vie. Tout bois n'est pas bon pour faire un Mercure ; un homme et une femme quelconques peuvent très bien ne pas faire un couple ; j'entends un couple durable en état de passer ensemble la vie et la transmettre à des enfants.

ANNE OSMONT.

ÉPITRE AUX POLITIQUES

Les efforts ne sont pas toujours vains. Leur vanité ou leur réussite ne dépend pas de la volonté qui les dirige. C'est pourquoi je ris. Je ris de voir les efforts des destructeurs réussir à merveille, et s'effondrer la civilisation et l'intelligence. Enfin le ciel est crevé. Comme un ventre mort que le résidu des repas morts et sa propre mort travaillent avec une odeur épouvantable.

Le désert est noir. Le désert romantique où l'on n'est pas solitaire et où un rire côtoie le vôtre. Combien vois-je rire avec moi, qui ne soient pas crevés eux aussi avec le ciel, et n'enflent point d'une manière qui troublerait l'agonie des morts de ce soir ? Ils sont peu, mais j'ai leur ombre fraîche sur la main, seule clarté du désert.

Las des grandes contraintes morales et des abstractions supérieures l'organisme s'est révolté et détendu. Vous avez inauguré ce ridicule abattoir. A aucun moment la contrainte morale et l'abstraction supérieure n'ont cependant cédé et maintenant que règne votre paix on peut à peine supporter les éclats de leur voix ; et le plus touchant du miracle est que cette voix impériale sort du visage vert et décharné de la charogne.

Le règne du verbe, de l'intelligence et de la civilisation est enfin inébranlablement établi ! De la France à la Russie, de la Russie à l'Amérique. Aller et retour.

Une seule chose change. Le chapeau. Et sous ses bords suivant sa nature vous voyez se transformer la gueule parée. Avocat, artiste, maréchal, marchand, ouvrier, voyou, pasteur et philosophe. Ce sont les mêmes, qu'ils soient réactionnaires, sceptiques ou communistes. Progrès, société et morale dirigent le même petit mécanisme des mots en zinc du dictionnaire catalogue. Mécanisme indérégable et absolu qui au meilleur moment de sa subtilité tient le morcellement de l'absolu pour de la liberté. Ce sexe femelle qui se dévoile et laisse couler un dernier flux de travail périodique se prend pour le gosier d'une chanteuse. Nul chant ne sort plus, même celui de l'amour.

Les hommes que nous pourrions aimer parce qu'ils secouent l'échafaudage social bourgeois ne sont pas des destructeurs, et l'appareil hiérarchique des valeurs et des pires reste l'arche d'alliance devant laquelle il faut danser. Le pauvre, le malheureux et le bas deviennent adorables, à la place du riche, du privilégié et du haut. Il est permis de dépouiller un millionnaire et non un besogneux alors que le bourgeois dépouillait licitement le besogneux et honorait le millionnaire. La brute maigre et la brute grasse abolissent l'utilité du poids.

Quant aux anarchistes destructeurs de tout ordre social, ils vomis-

sent sur la dissolution au nom de la loi morale. C'est là leur obélisque. Et c'est là ce qui les sauve, car les hommes ont besoin d'être sauvés ! Le seul critère de la loi morale a ses racines déguisées dans l'ordre de la société. Afin de se donner une apparence de raison de vivre, les anarchistes conservent leur ceinture de sauvetage, et la bénédiction de leurs adversaires.

La civilisation ne meurt donc point puisque des bourgeois aux anarchistes tous les partis à travers le monde la portent au-dessus de leur front. Il suffit du mot pour créer la chose. Il est vrai, politiques. Cela comme tout ce que vous proférez. La plus pure et inattaquable preuve de Dieu est Dieu.

Il suffit de voir sur le sol l'aspect de la couche des poussières déposées pour avoir le cœur soulagé. Quoi ! c'est cela la civilisation : cette basse veulerie à parure vertueuse, humanitaire ou patriotique, cette nonchalante sauvagerie fatiguée, ce dilettantisme pustuleux qui parfume l'administration, la justice, le commerce, les arts et les sciences ?

Mais où est donc ce dont vous parlez ? Où est donc le royalisme ? Où est la République, où est le socialisme, où est le communisme ? Où est votre Justice ? Où sont vos innocents injustement condamnés ? Où sont vos ennemis ? Où est donc tout ? Je ne vois que ventres qui songent à se remplir et que le bruit des mots affament. Il n'est pas nécessaire pour satisfaire à ces besoins et s'asseoir ensuite dans le ruisseau de discourir sur les bornes du ciel ou d'en dépeindre les derniers corridors. Mangez, mangez. Entre vos repas allez donc détrousser, piller et massacrer, philosophes. Je vous en prie, en sortant des latrines oubliez donc votre noblesse.

Que la lumière entre, disait Goethe en mourant. L'idiot. Que la lumière sorte ! Qu'au moins la lumière sorte ! La voici la fausse et la criminelle. Lumière des yeux ou conscience. Ce sale lampion centre du monde que l'on porte au-dedans de soi, et qui s'éclaire lui-même, comme s'il y avait au dehors et au dedans quelque chose à voir. Fermez les yeux jusqu'à ce que les paupières se soudent. Cessez de considérer et de juger. La vue est le sens le plus aveugle qui soit. Il n'y a pas d'homme politique aveugle. Et les aveugles sont tous poètes. Ce n'est pas pour rien que l'ange de Dieu fit tomber du fumier d'hirondelle dans l'œil de Tobie, mais qui donc en fera tomber dans l'œil de Dieu et de ses anges ?

M. Cézanne adore et s'émerveille. M. Picasso rigole. On peut compter à haute voix le nombre de secondes de sa propre vie — ou mieux : je vais dormir.

G. RIBEMONT-DESSAIGNES.



LA CHANSON DU GABIER

Dessin d'Halicka.

CHANSONS

I

Chantons pour passer le temps
Les amours charmants d'une jeune
[fille
Qui prit l'habit de matelot
Et vint s'engager à bord du vaisseau.

Aussitôt que son amour fut prise
Aussitôt elle changea de mise
Et prit l'habit de matelot
Et vint s'engager à bord du vaisseau.

II

Le capitaine enchanté
D'avoir à son bord un si doux visage
Lui dit : mon joli matelot
Tu seras admis à bord du vaisseau.

Tes appâts et ton blanc corsage
Tes attraites et ton joli visage
Me font sans cess' me rappeler
Combien tu ressembl' à ma bien-
[aimée.

III

Monsieur, vous voulez plaisanter
Vous me badinez, vous me faites rire
Je n' suis qu'un pauvre matelot
Qui vient s'engager à bord du vaisseau

Je suis même un enfant unique
Je suis né za à la Martinique
Et c'est un vaisseau hollandais
Qui m'a débarqué au port de Calais.

IV

Ils sont bien restés trois ans
Sur le bâtiment sans se reconnaître
Ils sont bien restés trois ans
Se sont reconnus au débarquement.

Puisqu'enfin l'amour nous rassemble
Nous allons aller nous marier ensem-
[ble
L'argent que nous avons gagnée
Elle nous servira pour nous marier.

V

S'ti-là qui là fait la chanson
C'est l'nommé camus gabier de mi-
[saine
S'ti-là qui là fait la chanson
C'est l'nommé camus gabier d'ar-
[timon.
Un soir qu'il avait bu du vin plein
[son bidon !



LES TROIS MARINS

Dessin d'Halicka.

CHANSONS

Nous étions trois marins ô gué (*bis*)
Qui allions-t-en voyage
lon la
Qui allions-t-en voyage

Le vent nous a poussés ô gué (*bis*)
Sur la côte d'Hollande
lon la
Sur la côte d'Hollande

Près d'un moulin à vent ô gué (*bis*)
Y avait une meunière
lon la
Y avait une meunière

Sitôt qu'elle nous a vus ô gué (*bis*)
D'où vient la connaissance
lon la
D'où vient la connaissance

A Nantes au marché ô gué (*bis*)
A choisir nos bagues
lon la
A choisir nos bagues

Bagues d'argent doré ô gué (*bis*)
Talons du mariage
lon la
Talons du mariage

Aux quatre coins du lit ô gué (*bis*)
Quatre pommes d'orange
lon la
Quatre pommes d'orange

Et au milieu du lit ô gué (*bis*)
Le rossignol il chante
lon la
Le rossignol il chante

COMPLAINTÉ DU DERNIER CHIQUEUR

Les vieilles mœurs vieilles coutumes
Disparaissent quand vient l'an neuf
Le gui ne leur porte fortune
Nos mains ne renverront l'éteuf
Qu'au paradis des vieilles lunes.

La chique meurt. La chique morte
Ses amis la pleureront-ils ?
Le loup de mer aux jambes tortes
Le porteur d'eau de la Courtille
Neptune chasseur de licornes ?

Le silence mâché du mousse
Qui de deux doigts joue au davier
La pluie d'étoiles l'éclabousse
La chique dans un bruit d'évier
Crachée se marie à la mousse.

Samoa, Dakar et Manille
Un relent de tabac mouillé
Où les vieux matelots rouillés
Parfume ces pays d'idylle
Dans les bars font danser les filles.

Le loup de mer pleure ses louves
La congai du Tourane-Hôtel
Dont le kimono au vent s'ouvre
Et tant de belles filles de bétel
En pyjama le soir aux rouvres.

Au souvenir la chique donne
Le goût amer du temps perdu
Le vent dans les vergues chantonne
Tant de baisers qui te sont dûs
Refusés à tes lèvres jaunes.

Tabac en ficelle, carotte
Un seul inscrit vous mâche encor
Pourvu que l'an neuf ne l'emporte
La galerne et le chant du cor
Pleurent au loin les amours mortes.

Pascal PIA.

CHANSON DE MARIANNE

(Air Connu)

Marianne avait un cheval blanc
Marianne avait un cheval blanc
Noir par derrière, rouge devant
Noir par derrière, rouge devant

Il avait une crinière
Comme une crémaillère
Il avait une étoile au front
Du crin sur les boulons

Il avait les sabots grenats
Il avait les sabots grenats
De la même couleur que vos bas
De la même couleur que vos bas

« Où allez-vous, Marianne
Avec votre alezane
Où allez-vous, Marianne Duclos
En sortant de l'enclos

Je vais au champ de course de Quim-
[per
Je vais au champ de course de Quim-
[per
Voir s'il a beaucoup plu hier
Voir s'il a beaucoup plu hier

S'il n'y a pas de crotte
Je ferai z'un peu de trotte
Mais s'il n'y a pas moyen de marcher
J'irai jusqu'au marché

Marianne, la route de l'Hippodrome
Marianne, la route de l'Hippodrome
N'est pas celle du marché couvert
N'est pas celle du marché couvert

Tout chemin mène à Rome
Monsieur de Riquendrome!
Tenez mon cheval par la main
D'ici jusqu'au chemin.

Mais le cheval prit le galop
Mais le cheval prit le galop
Et Marianne faisait des signaux
Et Marianne faisait des signaux

Messieurs de la voiture!
Arrêtez ma monture
Arrêtez ma monture, j'ai peur
De tomber tout à l'heure

Elle n'avait pas fini ces mots
Elle n'avait pas fini ces mots
Qu'elle était devant les sabots
Qu'elle était devant les sabots

Brunette! jolie brune!
Vite dans la tribune
Dans la tribune du préfet
Qu'est justement dressée.

Marianne avait un amoureux
Marianne avait un amoureux
Qui pleura les pleurs de ses yeux
Qui pleura les pleurs de ses yeux

« Que personne ne sorte!
« Marianne Duclos est morte!
« Moi je vais me faire engager
« Dans les chasseurs à pied! »

MAX JACOB.

LE SONGE DU CENTAURE

C'est à toi, mon FÉRET, qui chantes au déclin de l'âge meur la Servante de Tecmesse ou la colère du fils de Laërte, sans qu'une froide et tarde raison te détourne des sublimes bourdes d'Homère ; c'est à toi, qui sais que les Songes du matin cèlent la Vérité sous l'obscur d'un voile (contrairement aux nocturnes, lesquels nous abusent) : à toi, dis-je, qu'il convient que je récite celui rêve qui m'occupe encore, tant qu'il me gouvernera jusques à ténèbres, et même à jamais sera pour moi de pareille efficace qu'à l'Apôtre Paul sa vision damascène.

Adonc, je venais de clore en mon étude l'*Hypnérotomachia* de Fra Francesco Colonna, encependant que la corne cynthiane s'enfonçait au ciel, que les cimes rousoyantes des bois naissaient derechef à la Lumière, que sonnait au loin la voix redolente d'un coq comme le premier vagissement du Monde, et, qu'en une brise naïve, ressemblante l'haleine de toutes choses, je discernais ores celle des eaux, ores celle des bocages, ores des métairies, et aussi l'odeur des amants nus à nus, qui est douce-amère comme leur plaisir. Le front dans ma main et le coute sur ce Livre où sont les Muses enfermées, je laissai mon esprit recréu dériver vers le Sommeil, et vis s'élongner en grandissant les cogitations merveilleuses du divin Francesco, en qui se confondirent Vitruve et Pétrarque, l'ingénieux Alciat et l'Arcadien Sannazar. Répétant les darrenières paroles de Polia pleurante comme Euryale : « *Poliphilo caro mio amantime, vale !* », je m'endormis profondément.

*
* *

Semblable ledit Poliphile, je me trouvis temprement à l'orée d'une forêt, mais non du tout Hercynienne, où n'étaient à redouter Arcas ni Lycaon, ni le monstre funeste au menin de Vénus, ni le dragon couleur d'azur, ni l'auroch en furie, ni fères ni serpentes aucunes. Dressée au flanc d'une montaigne, et dine du séjour de la Déesse Féronie, elle n'était de ces noirs sapins qui font échec au Soleil, ainçois d'arbres divers ordonnés par l'artifice de l'homme pour l'agrément du regard. Comme le bassus forme l'assise d'une harmonie, de ça, de là, le Cèdre fournissait à la majesté de son empire. Par ses hautes branches coudées à force, par ses coupeaux inclinés avant ou arrière, ores à dextre, ores

à senestre, il figurait encore les postures que l'on imagine du vieil Atlas, qui supporte d'ahan le Monde dessus son chef, son col ou ses épaules, selon qu'il veut donner du relâche à sa fatigue. Le rouvre, l'arbousier, le fouteau, le nouaillieux châtaignier, le tremble qui frissonne pareillement aux captives, le chêne et le tilleul incorruptibles, qui s'entre-resassent leurs amours phrygiennes, le platane, que l'on abreuve de vin pur au tombeau Diomédès, le frêne belliqueux, qui nourrit le bois de lance, et qui est dit contraire aux reptiles, l'ormel, étagé de raisins comme Isis de mamelles, la palme orientale, le poutier, qui ceignit ès Enfers le front crépelu d'Alcides, et dont l'écorce recouvre les trois filles de Clymène, remplissaient les grands intervalles entre ces colosses Iduméans, et si ne parvenaient qu'à peine à leurs aisselles. Et y avait encore tout un peuple mineur de coudriers, bourdaines, myrtes cythéréens, genèvres épineux, troènes odorants, lauriers carpophyllons, lesquels portent leur graine couraline par le mitan des feuilles et sont propres ès couronnes ; un peuple (dis-je) de baliveaux, sourgeons et jeunes pousses qui, retenant la lumière en leur verdure transparente, semblaient avoir mission d'éclairer l'ombre sylvestre : lumière réfulgente par alternatives, car, trop faible pour les rameaux des gros arbres émouvoir, Favones voletait entre les rainselets des petits. Suspendu de l'un à l'autre, il les élochait de gracieux branles, par quoi tombaient aussi, d'aventure, quelques folioles pareilles aux dernières gouttes d'or sur la fille Acrisius, quand elle conceut Persée.

De larges passages, ménagés à dessein, s'ouvraient sur le plat pays, où d'oliviers chenus maints bataillons s'étaient pénétrés. Ces arbres, pièce pacifiques, luttaient d'ambédeux embrassés, se crevassant sous l'effort, et faisant saillir leurs racines, semblables aux pieds noueux des héros. Aucuns, à demi terrassés, levaient des bras suppliants vers les vainqueurs ; moins entraînés par leur élan que par une vindicative colère, ceux-ci les menaçaient d'un écrasement sans quartier. L'œil, bientôt détourné de ces frères ennemis, images de nos querelles sacrilèges, replongeait avec bonheur en celui lieu de quiétude, où la Nymphé Biblys elle-même ne répandait ses larmes coupables que par obéissance au Destin.

*
* *

Je n'étais pas seul, mon FÉRET, à goûter cet otieux loisir. De jeunes hommes, transfuges de Barthole, ayant la plupart quant et eux leurs compagnes, s'ébattaient en des allées, ronds-points, labyrinthes et cabinets de verdure, qui ès jeux de boules, quilles, palet et paille-mail, qui au volant et à la fossette. Plusieurs, mariant leurs voix,

s'exerçaient à chanter sur le luth ; d'autres tendaient panthières ès passereaux, et d'aucuns tiraient l'arbalète, dont retentissait un arbre mort leur tenant lieu de bercel.

Quant est de moi, assis à requoi en un siège de carreaux de couleur, lequel formait deux demi-lunes alentour un bassin de pareille nature, et non loin d'un arc de porphyre que le temps avait naufragé dans l'herbe, j'entourrais la taille de ma Corinne et folâtrais ès lieux licites, baisant ce que venais de toucher, touchant que venais de baiser, ores la gorge fragrante, ores l'épaule rondelette, ores la face poupine, ores son beau cheveu recerclé en mille tortillons, qui ressemblaient l'onde reflottante de la fontaine. Ou bien, feignant quelque dépit ou irritation d'un trop chaste nenni, je m'enfonçais emmi l'ombre verdrière avec lamentables soupirs : illec, riant sous cape, je cueillais chapels de de jacinthes, marjolaines, anémones, jonquilles, esparvanches, passe-veloux, hierre et chèvrefeuille, que rapportais d'un air contrit, et que tressions à mains emmêlées. Et lisais en des yeux plus lascifs, qui néanmoins n'étaient point dupes de mon apparente soumission, que la nuit mettrait peut-être un terme ès contraintes, pourvu que jouasse le rôle et manège ordinaire des Amants.

A quoi d'autre mon heureuse servitude n'employais-je encore pas ? Je faisais boire Corinne en ma palme, tous deux enclins dessus le fontanier cristal, par le travers de quoi se voyaient dépeints les ébats de Diane quant et quant les Crénées, j'expliquais les plus gracieuses métamorphoses de Nason, pareillement représentées ès majoliques de notre siège, et celles des divers oiselins forestiers, desquels l'amoureuse république des coulons et des tourtres soutenait le ramage, si comme un corps de chevrettes, douçaines, vèzes et cornemuses les flageols et challemies des bergers ; en après, mussé d'aguet derrière un fût, je contrefaisais soudainement le port et l'alleure d'un Tityre, sautelant et dansant, et soufflant à pleines joues très hideuses au simulacre d'une trompe d'écorce. Finablement, j'emblais ma maîtresse à l'impourveu en mes bras : pénétrée de mes fabuleux récits, elle ne laissait de douloir et lamenter, avec grands martels en son foible cœur ; moi-même redoutais qu'en lieu de celui de sa vaine nourrice elle ne proférât quelque nom sacré, et qu'incontinent ne fût plus en l'air qu'arbrisseau décevant, ou bien à terre que source éparse et fuyarde.

Je m'accoutumais tellement ne plus considérer toutes choses que sous les apparences des belles fictions antiques (toutes choses elles-mêmes me les suggérant comme émanations essentielles) que ne m'étonnai point de voir passer et repasser un Centaure à noble démarche, et que le nommai naturellement Amycus. Si ne portait masse ne javelot, ains faite de cornes de buffle et d'un test de tortue, une lyre

amphionique que touchait à peine, et d'où semblaient s'exhaler et le murmure de la Forêt et le chant des oiseaux, et jusques à l'haleine des fleurs : iceux, à tout le moins, croissaient en force et délicatesse sitôt qu'il animait les cordes d'un ponce nonchalant. Mêmement, je découvrais des grâces nouvelles à ma Corinne, et me sentais le cœur aussi noyé de délices que se j'eusse goûté l'Ambroisie ou l'oblivieux Népen-the. Et prenions plaisir à regarder du coin de l'œil, nous entrebaisant ou devisant d'amour, soit le beau chef empreint de douceur et gravité d'Amycus, duquel pendaient barbe et chevelure acesmées d'églantines et violettes ; soit son buste d'une blancheur alabastrine, sur quoi flot-tait la dépouille riolée d'un faon ; soit son pelage moreau, lisse et remi-roitant comme jayet, où se voyaient les muscles tendre et détendre ; soit encore le crin mouvant de part et d'autre, dont paraissait moins s'émoucher que s'éventer ou soi blandir.

*
* *

Le jour venant sur le tard, la compagnie des joueurs et musiciens chercha se rassembler, comme mauvis et autres bestioles qui vivent de conserve et mènent à cette heure grand tumulte ès branches super-nelles. Si n'oyait l'on plus que voix appelantes et responsives : Janot, Guillemette, Thénot, Robine, Colin, Macée, Alix, Belin, Perrine et maints autres noms que savais être déguisés à la mode rustique, pource qu'il servait dans le familier à mes amis. J'en vis bientôt un groupe paraître, escortant l'arbalète, et portant par manière de triomphe un escurieu et quelques coulons qu'avaient occis.

Moi qui redoute un petit le commerce des hommes, par méfiance et timidité naturelle, qui me tiens pour ordinaire ès lieux rémots, le nez en *Perceforest*, ou bien ès *Singularitez de Troye*, de Maître Jean Lemaire, je ressentis appréhension touchant cette turbe bruyante, et fis à regret sacrifice de bon bonheur. « Adieu, dis-je, baisers sucrins ! et vous, secrets enchantements de Poésie, bienfaisantes fallaces de l'âme, qui pouvoir avez d'abuser jusques à nos sens, Adieu !... » A envis et malgré, je tâchai, nepourquant, montrer belle chère à mes amis, afin que ne creussent pas qu'un sot orgueil ou dédain m'eût tenu de leur accointance élongné. Faisant le bon compagnon, j'outrai même les signes manifestes de mon plaisir à les revoir. Car, c'est là que gît la triste alternative pour les Poètes vivants dans le siècle : ou pour-suivre ses songes, et se faire réputer hautain et renfrongné ; ou les commencer et ne les achever point, si comme délectations honteuses, et feindre souventefois applaudir ès gorges-chaudes du vulgaire blason-nant notre métier, heureux se ne vous faut commettre quelque action

plus sacrilège, dont se détournent les Muses. Ains, mon FÉRET, soit l'une ou l'autre attitude, traité seras toujours comme un Poëte : c'est assavoir déprisé, jaloué et persécuté ; si prends parti complaire ès bourreaux, il n'est sottise contre quoi ne te feront trébucher, les aucuns te jugeans fol histrion, les autres, qui sont les plus perfides et malivolents, à toutes fins de se revancher dessus toi des dons qu'ils ont perdus, ou que Nature inégale ne leur a point départis. De même voit l'on cette vieille couratière en Ovides mettre son astucieuse loquèle à déjoindre une fille d'honnête Amour pour la guider en de sales trafics, et, par ainsi, fanir très vergongneusement la fleur de son couraige.

M'étant adès approuché, j'entendis le récit qu'ils s'entrefaisaient de leurs desports, carols et soulas, sans guère prendre garde à ma présence, où je connus que l'on feignait me tenir en rigueur; et me sembla, outre cela, que tels débaus l'on ne ramentait qu'à l'effet d'étonner Corinne et lui donner du dépit. Qui n'avait vu Colin saillir dix coudées tout d'une volée, Guillemette et Janot danser à jambe venteuse volte de Provence, gaillarde, fiscaigne, montarde et passe-mèze; Belin ruer sa boule emmi les quilles aussi roide que balle de bombarde, et Thénot, à demi-portée d'arbalète, en ficher les raillons joust la linéature d'un cœur? Et, de plus, qui n'avait ouï Macée chanter *Secourez-moy ma Dame par Amours*, ou bien *Pour avoir fait au gré de mon amy*, ou bien encore *Aidez-moy tous à plaindre, gentilz aventuriers*?... Trétous avaient bu carous, achemné bacon, brésil, flaons et pâtés, et aucuns tenaient maîtresses par le col, laissant pendre la main dans le tétin, recreus un petit d'amoureuse besongne.

Contemplant ma Corinne, je vis qu'avait notre déduit oublié à l'instant que l'on lui en vantait un autre; qu'elle ballait en pensée mieux que Guillemette, chantait de meilleure note que Macée; que son assistance eût peut-être rendu Thénot plus habile et les autres deux plus hardis; qu'enfin elle n'eût dédaigné viande moins creuse que la Fable, ne vin de goudepie, qui dispose aussi bien ès visions...

Je prenais amusement de lire sur le visaige de Corinne les naïves vicissitudes de son esprit, quand Thénot, me baillant une buffe à l'épaule, me dit par façon de rire : « Et toi, compain, as-tu bien gallé ensemble ta drue, jaçoit que bayes toujours ès arondes, requérant sans doutance le sort de Tobie, ou que récites les merveilles Indoises de Prestre Jehan?... Quand lairras-tu telles baguenaudes pour te repaître des vrais biens de ce monde transitoire, durant que devrais être frisque et gaillard? Au lieu que ressembles quelque foi affamé, lequel, sis au bord d'une rivière, sous un arbre chargé de fruitaige délitale, contemplerait dedans l'onde le reflet desdits fruits, et, sans jamais dresser bras ne tête, souhaiterait pareille provende à son gaster. Belle juvante

passee si comme cette onde, et les fruits cherront dans icelle, et plus rien n'y aura dessus l'arbre quand le voudras hoher, sinon feuilles mortes et nids d'antan : puisse-tu prendre encore ces feuilles pour mirobolants et fiens d'oisel pour des cornouilles !... »

*
* *

Ha, mon FÉRET ! moi qui me pensais invulnérable, je me sentis touché aussi juste que si Thénôt m'eût prins pour visée de son arbalète : voire, j'assimilai mon cœur à l'image élaborée sur l'arbre retentissant, contre lequel mon entreparleur s'était exercité. Levant les yeux vers ma Corinne pour trouver en son regard l'encouragement d'une réplique, ou quelque gratitude de nos plaisirs qui fût un déni à ces paroles, je la vis plus occupée de Guillemette, laquelle faisait montre d'un tordion de morisque, et ne rencontraï mais que les yeux des compagnons formans le cerne entour de nous, ès quels yeux je lus une méprisante pitié mêlée à quelque secret contentement. Trop acertainé de nouvelle risée, et sentant la foi me faillir, je renonçai à tout altercas et Débat Rhétorique, non pourtant sans tâcher à jeter mon trait, comme est récité des cavaliers de Mithridate.

Il est vrai, dis-je, Thénôt, mon ami, là ne sont que phantasmes et abusions : ferais-je pas mieux que d'ensuivre ton exemple et conseil ? Ains, toi qui parlais de Prestre Jehan, en moquerie de l'alérion, tygrosopes, unicornes, phénix, pyralides et autres bêtes fabuleuses, dont Prestre Jehan écrivit à l'Empereur de Rome, en croirais-tu tes oreilles si te décelais qu'est léans un Centaure, et que l'ai veu, le temps que ces autres s'ébattaient à la fossette, au trou-madame, ou branle de serre-croupière, et que toi sajettais les mouches, si comme un Myrmidon ? »

— Oyez-moi ce poure coquart, cettui Jenin adiré de bon sens, repartit Thénôt, à tout un mauvais ris de Saint-Médard : il voit meshuy des Centaures, parle de Myrmidons, et se peut qu'ait coursé lièvres cornus !... Garde toi-même de cornes, si forçais aucun de ces connils jusques entre les grèves de ta Diane baigneresse !... Anda, badin ! tu es plus fol que ce vieil fol de Pline le Majeur, lequel prétendit avoir veu, Claude régnant, un Centaure confit dans le miel, si comme un fourmi ! »

Et de rire plus fort, et les autres quant et lui, ne se pouvant soutenir que mains ès cuisses. De ce chef, je fus délivré de l'enchantement qui me tenait encore à demi-caitif en des noeuds relâchés, si que j'eusse goûté au Moly mercurial du prudhomme Ulysses. C'est assavoir que sans dénier ma vision du Centaure, cettui cessait d'être pour moi

partie dépendante de la Fable (en quoi ne mettais plus créance ne plaisir), et que ne voyais en lui que bête étrange et singulière, dernier rejet et témoignage des enfantements monstrueux que permit Nature ès temps primérains du Monde, ainçois que trouver son rythme et perfection. Nonobstant, j'allais derechef en appeler à ma Corinne comme de chose véritable, quand la compagnie poussa grand clameur et se départagea sa surprise, non sans gestes ne mines dérisoires. J'imaginai que dût être quelque vieil boquillon s'essayant o sa ribaude au métier de marjolet : or, c'était Amycus marchant à garbe fiere et pompeuse, et tirant de son luth une harmonie qu'étions empêchés d'entendre à cause des gaudisseries qui se faisaient. Le soleil se couchant en-deça, rez la grande allée où cheminait Amycus, le baignait partie d'une belle teinte orine, qui le rendait encore plus solemnel.

— A toi, Thénot ! cria l'on, véci venaison d'Arcadie...

— Voire ! fit un autre, c'est première fois que j'ois braire un âne se donnant la note !

*
* *

Jà, Thénot, genouil en terre, faisait chiffler son raillon. Trétous, enclinés de côté opposite à sa course, semblaient le vouloir duire et contraindre en bonne voie, mais le trait passa dessous le bras portant la lyre, pour s'enfoncer plus avant dans la mousse, de quoi voletèrent comme de peur quelques feuilles de la jonchée. Y eut un claim de dépit dans l'assistance, et chacun s'advisa retraire viteement, ainçois que le Centaure se fût aperçu de telle inimitié. Thénot s'étant redressé, à tout un petit de vergongne (me parut-il), choisit un garrot dedans sa trousse, derechef encorda l'arbalète, puis la tendit à la ronde, comme par défi qu'il s'en présentât de plus adextre ; à chef de temps, il se détourna sur moi, et, sans sonner mot, me remit ladite arme entre les mains. Je crus connaître que c'était publique dérision, mais obtemperai tant à son geste impératif qu'à des sentements divers : fût que voulusse démentir l'opinion que l'on s'était formée de moi, fût que cherchasse l'emporter sur Thénot en aussi brusque exercite ; fût enfin, et dessus tout, que trouvisse achoison favorable de mettre un derrenier terme à mes errements, résolu de jouir du siècle sans retour. Adonc, mirant le buste Amycus à l'endroit que le poil déjoint les tétons, j'abaissai la noix sans trémir d'une line, et le nerf cliqua contre le garrot. Temps de prendre et souffler haleine, l'on vit s'énarbrer Amycus ; il chut à genouillons, puis gésit en après par le flanc, le buste accosté dessus le coute, et laissant la lyre tomber en un grand hélas de cordes dérompues. Son poids fit trembler la terre et retentir la

forêt, si qu'il sembla que fût un arbre rué bas, et le silence ensuivit des palombes retenant leur ramage, et autres bêtes rejergonnantes.

*
* *

Demeuré stupide, et maintenant haut le bois, retraits ne fus de mon état que par ris touffés qui me décelèrent la mauvaistié et malengin de mes compagnons. Lors, jetant au loin l'instrument de mon acte imbécile, et versant larmes très amères, je courus vers Amycus sans la tête revirer. Me seyant près de lui, je pris sa main déjà froide, que couvris de pleurs et de caresses. J'osai affronter son regard, mais y vis telle sévérité de blâme et mépris, telle sublimité déïfique, que, ne le pouvant soutenir, j'abaissai la vue dessus la flèche enfoncée jusques à l'empennon, d'où ne l'en su départir, quellement y séjournait force attraitive de remords.

« O Amycus, dis-je (regardant le sang goutteler à terre ansément mes larmes), ô Amycus ! pardonne à ma folie d'un instant, folie étrange, et non native, qui me vint d'autrui tel un souffle infet de peste très vénéneuse. Las ! comment faire se put que le seul qui t'aimât fût cettui même qui te porta le coup mortel !... Amycus, ô Amycus !... »

Mais Amycus, tout anhelant, et dégageant sa main d'entre les miennes, me parla en cette manière : « O Tu, qui m'as nâvré, qu'importe que te pardonne, puisque ne pourras esquiver le chastoy que toi-même t'es préparé, destourbé volontairement des hauts dieux, et Phoebus et Pallas, qu'ores en avant n'auras plus fiance d'invoquer ? Qu'importe, derechef, puisque ne connaîtras plus le remords, et perdras jusques au souvenir de celle faute qui t'ouvre nuit espérîtuelle, où esteras pareil ès brutes sauvagines, huans, couleuvres, fouins et bottereaux, qui font habitacle des sépulcres ! Ainsi meurt à Lumière et Félicité cil qui tue la Poësie !... »

Et poursuivit Amycus : « Car n'est-ce bête caballine qu'occise as en moi-même par chétiveté de cœur, ains figure formelle d'humaine Poësie, engendré que fus de Désir et fantastique Apparence, quand Ixion, goûtant le Nectar à la table des Dieux, étreignit une illusoire Juno dans les fumées d'ivresse. C'est pourquoi me virent les Grés attaché au Triomphe bachique, le Naxien ramenant la Vigne des bords gangétiques, et pourquoi j'ai premier icelle célébrée, par avant tous gentils harpeurs. Connais enfin qu'est mon corps ambigu l'Homme qui soi dégage des instincts animaux par superlative appétence. Meshui qu'un trait m'époint et renverse, adieu dis à toutes riens qu'incantais de ma lyre, aornais et solemnisais, lesquelles te vont

apparaître dépouillées de leurs vestures, tel vilain du paile de son maître, ou femme atteintée de ses fards artificieux et sophistiques. Arrière, ô chétif malheure ! cours donc te lâchement gaudir et soulacier à quoi m'immolas de légier, et qui n'est rien fors que certitudes odieuses, fruits pleins de cendre et séniles dégoûts. Ainsi meurt à Lumière et Félicité cil qui tue la Poésie !... »

Proférant ces darrenières paroles à voix casse et trémulente, Amycus fléchit sur son coute et s'avala de son long. Je me levai et me trouvai homme tout autre, m'étonnant avoir écouté tel langage, qui résulter ne pouvait que de l'intempérance coutumière ès Centaures, et dont il me remaint foiblement qu'Ovides avait parlé, à l'endroit du banquet nopcier d'Hippodamie et Pirithois. J'en conceus quelque gaieté d'esprit, mais ne me pus tenir de rire, à l'imaige de mes compaignons, quand examinai ce corps étendu, qui de loin m'avait semblé d'émerveillable formosité, et d'auprès n'était mais plus que contraire assemblage, erreur de Nature, fruit de monstrueuse conjunction. Me reprouchant avoir mon loisir dissipé par contemplation de Centaure en place de jouir de Corinne, je ramassai le luth écailleux dans l'herbe touillée de sang, et m'essayai tirer quelque harmonie des cordes non dérompues ; mais celui luth étoit de si goffe industrie qu'à peu répondit à mon attouchement, et que le plus dépourveu des bélistrandiers en eût fait abandon. Je le quittai donc en son lieu, et sa table effondrai du pied.

*
* *

J'eus hâte de retourner vers mes amis et ma maîtresse, afin de leur rendre compte et recueillir leurs los, ores que fusse un petit surprins de leur tardité à me venir eux-mêmes festier. Le pou de chemin que deus accomplir, la nuit déjà tombante, me fit concevoir impatience de celle forêt et désirer salle bien garnie de flambeaux, chaires, bancelles, flacons et jeux de flus, où finer la journée en compagnie de ceux qu'avais méjugés. Finablement, comme arrivai, bienveigné fus-je d'une poure bachelote qui fit mine de me vouloir baiser, et laquelle, mi-déchevelée, portait un chapelet de fleurs fanies, à tout un chétif rochet de camelin que c'était pitié. Je la repoussai et la vis fondre en larmes, à jointes mains contre son visaige, crainte qu'il n'apparût sans doute de plus laid qu'à l'ordinaire.

« O Vous, dit-elle, qu'ai-je fait que me déprisiez ? Demeurée ne suis-je o mes amies Macée, Guillemette, Alix et Robine, et tous autres que véci (qui le peuvent approuver), sans rien attendre qui vous dût meschoir ou laidangier ?... Ne trouvé-je de mon hait tout cela qu'en-

treprenez, et n'êtes-vous plus le mien ami ?... Oh ! dites à votre Corinne ce qui vous put ainsi fantasier ?... »

Au sonner du nom de Corinne, ses mains abaissai, et contemplai plus songneusement la care de cette fille, qui me parut l'ombre stygieux de celle qu'elle nommait, et n'était jusques à sa voix qui ne fût altérée. Comment, me pourpensai-je, comment faire se peut que fusse à ce point aveuglé, et que la vue me dessille si soudain ? Quoi ! sont-ce là ces cheveux qui retenaient en leurs rets mon cœur achétivé, et qui, nepourquant, ressemblent le chanvre rouissant en rivière ; et ces lèvres, que tant ai mignotées, mais d'où s'est retraite la belle teinte couraline, et qui ne soufflent que billevesées ; et ces yeux vairs qui m'alangourissaient d'amour ou me versaient doux réconforts, et qui ne reflètent que petit engin, vouloir de feurre au vent, et riotteuse vanité ?... Et m'adressant à Corinne : « Ne sais si plus ne suis votre ami, ains, ces fleurs fanies, ensemble vos pleurs et caimanderies, vous font mine de roupieuse et misérable harperesse d'Irlande, à l'entrée du Pertuis Saint-Patrice... » Et la repoussai derechef.

— Agardez, cria Thénot, cettui-ci qui s'en revient d'occire un roussin sauvaige ! Sa femme a déjà répudiée et relenquie : Dieu nous gard, faisant qu'il nous lairre quartier, tant est saoulé de charnage et orgueilleux contempnement ! »

Tel outrageux impropère souffla si très grand felleté en mon fors, comme de jamais n'en avais connue, à peu qu'aigrement ne frappe le ribaud ; mais en fus retiré par une crainte non moins vive, tout accouardi à la vue de celui Thénot qui ores ne portait visaige d'homme dessus le col, ainçois la hure d'un loup à babeines troussées, et tous autres pareillement, qui d'un lynce, qui d'un lyépard, d'une choue, d'un ours, d'un vulpin, d'une loucervere, d'un tigre, d'un sangler, d'une lice, ou d'un mâtin, chacun selon sa férocité ou particulière inclination. Et comme prenais siège sus une chouque pour interroger mes esprits et me remettre en raison, si partirent ensément et d'un tacite accord, abandonnant à mépris et dédain cil qu'ils tenaient pour hors de sens. Corinne les suivait, qui détournait d'un temps à l'autre la seule chère humaine qui fût entre eux tous, encore qu'elle changeât à chacune fois, si que ne put finablement se confronter à mon souvenir. Et disparurent, les aucuns pinçant le luth et la guiterne, ou toquant le tabourinet ; les autres faisant bondir cors et trompes, pour baudement s'annoncer au loin.

*
* *

J'oyais, les yeux clos, décroître ce merveilleux hourvari, méditant

ce qui me semblait révélation des hommes, lesquels soulais naguère considérer d'un œil abusé ; ains ne me trouvais-je si dessemblable et non pareil en mon cœur que ne leur peusse tenir tête et disputer ma part au soleil. Je saillis donc sus pieds, dans le parti de rejoindre mes compagnons (à tout le moins de les suivre), et pris ma course, résolu d'échapper à plus grandes ténèbres, tant la nuit, adombrant toutes choses, devenait soudainement époisse. Cuidant du temps gagner, je pris une sente sous le couvert, du côté que m'arrivait par intervalles la gaie résonnance des cors ; mais, en après, je l'entendis à l'opposite, et me laissai derechef guider par l'oreille. Je connus bientôt que le vent se jouait de moi, portant ce bruit de part et d'autre, bruit qui ne fut plus qu'un ris étouffé sous la ramée, si comme de luitons s'amusans me dresser embûches. Alors, bronchant encontre des racines, tout graffigné de bril et de ronces poignantes, j'allais vers des clairtés où croyais être quelque lieu défriché, et si connoissais-je encore la fallace et barat dudit vent, qui laissait espace à la lumière du ciel, et les branches refermait devant que feusse arrivé. Assemblant mes mains juxte ma bouche, je criai à toute force de voix, semblable un varlet à chiens : Ho ho ! bo ! bo bo ! Taïaut, taïaut !... et demeurai un long temps angoisseux, prêtant une oreille ententive. Mais Echo même ne répondait mie. Et m'advisant que cil qui m'ouïrait n'aurait cure d'aide et secours, cuidant en l'air la Mesgnie Hennequin o sa meute infernale, je me représentai pareille image, et sentis l'eau me dévaler au long de l'échine. Et la brise emmi les feuilles, et le sang de mes temples, et maints mystérieux murmures de la forêt répétaient d'un même accent, qu'il me semblait déjà connaître : Ainsi meurt à Lumière et Félicité... Ainsi meurt à Lumière et Félicité !...

Tout érenné, je reprenais ma marche futive, pareil au lâche soudoyer qui desserre sa bataille endormie, souhaitant haches et coutelasses à ces arbres que tant avais amés, et chacun reconnaissant, ores au toucher, ores au flairer, en l'odeur même de la Forêt, qu'accompa-rais à celle des caveaux et cimetaires. Et puis, tantôt assailli me trouvais d'ailes de chevêches ou autres bêtes volantes, et tantôt sentais couler en mes jambes celles des repaires, terriers et raboulières, drillantes, chiffantes, soufflantes et grunnissantes. Ou bien encore, semée de follets, moisserons et vieil bois noctiluques, la terre sonnait cave et viduité : je m'arrêtais, crainte d'éveiller Merlin le Démoniacle, ou quelque vieil Druide gisant sous la lame. Ains n'oyais-je mais rien que le battement de mon cœur, lequel me feignait la solitude plus grande, et si me pensais-je le derrain qui fût vivant au monde !

A chef de pièce, j'entrevis une clairté transluire, qui d'en haut se reflétait contrebas, et connus au bruit des eaux qu'étaient la fontaine

et l'essart de mes amours, sans qu'il me vînt de les ainsi nommer. Avironné desdits follets paraissans souvenirs abandonnés et quérans la mémoire de leur maître, je marchai contre celle fontaine, en dessein de m'y refreschir, devant qu'y prendre haleine et repos. Illec, tâchai baigner mon front et ma soif ardente étancher, recueilli à savourer telle satisfaction, mais l'onde, défuyante à toutes fois d'entre mes jointes mains (combien que les serrasse à force), n'y laissait que bourbe et fondrilles très ordes et très amères. Adonc, penché dessus la nappe, je m'essayai boire à lèvres glouttes, sans que peusse jamais mon désir satisfaire, ressemblant le martyré Tantalus, et tout gâté de limon si comme un vautre. Néanmoins, je n'aurais su la place quitter (non plus que les hommes ne se déprennent impatiemment d'un bonheur qui ne se laisse atteindre), si les mille et cent petites voix des eaux, les unes raillardes, les autres pleurantes et chagrines, n'eussent entonné celui chœur itératif : Ainsi meurt à Lumière et Félicité... Ainsi meurt à Lumière et Félicité!...

Sentant que tout en celle forêt déceptive tournait à mon grief dommage (encore que n'en conneusse les raisons, et plus enclin les impugner aux phantasmes de la fièvre), je n'eus cesse que d'en issir par la voie qu'avaient élue mes compagnons, et de laquelle n'aurais deu m'écarter. Les lieux ne m'étant plus ignorés, je m'y rendis du mieux qu'il me fut possible, d'autant que ladite voie passait là près, et que me trouvais derechef guidé par la lumière du ciel, blanchissante entre les fûts. A peu le pied l'eut-il touchée, qu'affolé de franchise et aspirant bouche baée la fraîcheur et humidité nocturne, je me pris à courir dessus la mousse, pareil au faon délivre et desserré. Acertainé de mon chemin et bonne direction, je tenais les yeux levés vers le Chariot qui tréluissait foiblement, et voyais avec liesse et soulas s'accroître les cimes que cuidais être à l'orée. Mais je n'avais outré un jet d'arbalète qu'achoppai encontre une chose qui me fit adenter le chef en terre à grand choc et douleur, si que demurai un long temps étendu et ne repris sentement que pour l'estimer devoir perdre à toujours. J'eus de force assez, néanmoins, pour traire à moi le sujet de mon malencontre, en quoi reconnus la Lyre qu'avais déjà si méchamment deffoulée, et par quoi connus encore la méprise qui m'avait fait prendre la voie contremont.

« O Amycus, soupirai-je lors, me ramentant le mien méfait, et decouvrant d'icelui les funestes conséquences, ô Amycus, faut-il que vienne mourir près de toi qu'ai meurdri et diffamé ! Qu'ai-je voulu mon destin contraindre, si que n'ayant de rien joui ne proufité à l'appât de quoi je sacrifiai ta vie et ma bienheureté, je me retrouve tenant un luth à mes darreniers moments ; mais quoi ! un luth tout

dérompu, où ne puis même ma repentance et mon malheur exhaler ! »

Tant d'enchantements et sortilèges en celle journée me firent imaginer qu'Amycus allait soi manifester par aucun signe ou entremise : ce fut vainement qu'attendis, et la main d'Amycus, que cherchais à tâtons dans l'herbe, était froide comme la rousée. Et, retombant accravanté, éprins de transes mortelles, j'entendis confusément les premiers ménétriers ailés saluans la poignante Aurore, et si me sembla qu'ils chantaient avec force, en buccines, clairins et claronceaux de victoire : « Ainsi meurt à Lumière et Félicité cil qui tue la Poësie !... »

*
* *

Je m'éveillai, le front dessus l'*Hypnérotomachia* du Divin Francesco, où m'étais laissé faillir en mon sommeil, et regardai entour de moi d'un œil effrayé, me tenant encore d'une main l'autre, toute glaceuse et engourdie. Mais rien qui rappelât la ténébreuse forêt : précédé des galloises calandres, Phœbus aux crins épars gravissait au Zénith ; la pâle Lune reculée fondait pareille à la terreur d'un songe ; le fleuve épanchait au loin son cours tranquille, et semblaient chaulands et fustes être traînés des Naïdes aux cheveux azurés ; Echo resonnait le cri des bateliers, et volaient les grues, flambants, hérons et malarts aux tant belles couleurs. Le mûnier gringotait sur son âne, le fèvre à ses étaux, la meschine à sa quenouille, chacun, de brief, à son labeur, et mille oisillons jergonnaient en leur latin, n'ayant faire en ce monde que Nature remercier, pour ce qu'il est métier que petite et grande bête complisse de bon gré sa charge et obligation.

Telle unanime allégresse, combien que la goûtasse à son inestimable cherté et d'autant que la confrontais à mon rêve, ne pouvait encependant d'icelui me détacher. J'en avais de prime-saut l'Allégorie dévoilée : ains, revenant à quoi n'avais marqué que petit entendement, je le trouvai si riche et alimenteux de sens anagogique, que redoute encore ne l'avoir tout amassé, et qu'ainsi, ressemblant la manne des Hébreux, tôt il ne s'en gâte ou évapore quelque portion proufitable. Adonc, mon FÉRET, te convient me dire si bien ai-je entendu (encore que tout ne décèle), non seulement que celle Forêt le siècle figure et signifie, à tout ses faux-semblants, faux-cuiders, décevantes délices, folles plaisances et autres amorces : mais aussi que dégoûts et naturelles défaillances à la parfin nous en retirent, et que lors se rencontrent aucuns hommes pour en appeler ès Muses et renouer si doux commerce, en dessein de soi revigorer et guarir, à tout le moins ses peines alléger, celles-ci recitant au monde. N'est-ce là vaine et trop tarde entreprinse ? à cause que mauvais entretinement fait que toutes

choses, tant humaines qu'usagières, répugnent au service, devenues mousses ou enrouillées, et que, d'ailleurs, Poésie requiert naïf courage et perdurable affection, si comme Honneur, lequel nous défuit étant pollué, sans jamais plus repérer. Et terminent leurs jours, ceux-là que je dis, s'essayant échauffer leur veine au cadavre Amycus et tirer résonnance d'un luth qui ne se peut mais émouvoir, et n'ayant de reman que les très aigres records d'une vie stérile et bestournée !

*
* *

Quant est de moi, je remercie Phantase, bien-aimé des Camènes, m'avoir celui Songe fait sourdir d'un livre où sont lesdites Muses révérees d'un nouvel Amphion, car, regardant en moi-même, j'ai vu qu'y avait place, hélas ! pour quelques feintes raisons de sacrifier Amycus, tant le plus assujéti de son bon gré au service des Dieux ressent aucunes fois oppression du Ciel. Ains, mon FÉRET, je comble orendroit ce vuide de mon cœur des fruits d'icelle méditation, afin que là ne s'amasse un arsenac de déconfortants brocards, desquels on use par jactance et le plus souvent sans autre dessein, mais dont suffit un seul à nâvrer la bellese et plaisir de notre vie. Outre plus, n'es-tu frappé de telle parité entre celui castoïement que fus censé mériter en mon Songe, et cil que receut Herculès, ayant Nessus trucidé ? Et n'est mystagogue pour ne rapprocher le fils Alcène du Soleil, lequel nous luit souventefois trop à cru, ne se souffrant attemprer, et se voit finalement obombrer à son déclin de ces nuées erratiques qu'il sajetait de ses dards, tant noblement chevauchantes au coupeau des collines, et que nos Pères vieux ont figurées par les Centaures. Adieu.

FERNAND FLEURET.



LA BOUTEILLE ET LE VERRE.

La lave verte de l'absinthe a submergé
Le beau soir suspendu dans l'air avec ses rames
Et fait monter dans la bouteille aux lames calmes
Les étoiles d'un jour interne et plus léger.

Dans les glaces du bar où la lune a neigé
S'écoule la fontaine de la place publique,
Où tournent frénétiquement les mécaniques
D'autos fuyant avec des yeux diamantés.

Et je m'attache, dans l'eau verte de l'absinthe,
A suivre éperdument par l'hiver alléché,
Et la neige de leurs beaux corps aux fleurs éteintes
Des femmes que l'amour a métamorphosées.

*
* *

VERLAINE BOIT.

Il y aura toujours des grues au coin des rues,
Coquillages perdus sur les grèves stellaires
Du soir bleu qui n'est pas d'ici ni de la terre,
Où roulent des cabs aux élytres éperdues.

Et roulent moins que dans ma tête confondue
La pierre verte de l'absinthe au fond du verre,
Où je bois la perdition et les tonnerres
A venir du Seigneur pour calciner mon âme nue.

Ah ! qu'ils tournent tous les fuseaux mêlés des rues
Et filent l'entrelacs des hommes et des femmes,
Ainsi qu'une araignée qui tisserait sa trame
Avec les filaments des âmes reconnues.

*
* *

MYSTAGOGIE.

La coquille brillante a rassemblé l'onyx
Du paysage mort avec ses vieux feuillages ;
Alors tombent les larges gouttes de l'orage
qui retentit dans les cavernes de la nuit.

Mais le tressaillement des pierres altérées
Ramène en soi l'argent gelé des landes claires ;
Et chaque pierre se compose en un tonnerre
Dont la force se fait latente et transmuée.

Et le gouffre des sons qui livrent leur cristal
Au lent déchirement de l'écorce des pierres
Dépouille cette écorce et rentre dans la terre
Avec un bruit filé comme un cheveu d'émail.

ANTONIN ARTAUD.

MADRIG AUX

FLORENT FELS

Quand l'Evêque mourut, le Diable apparut,
Un vieux diable qui fréquentait les bordels minces,
Où les accordéons évoquent des provinces
Dont la couleur s'étale aux almanachs perdus.

Ce bon diable-là, dites, l'avez-vous vu
Comme un bonze qui s'est dévêtu de la Chine,
Et puis a consommé sa vieille pacotille
Dans les braises du calumet de l'absolu.

GEORGES GABORY

Endymion soufflant la corne de corail
Dont chaque son révèle une antique asphodèle,
S'attarde à préparer dans la forêt du mal
L'air qui rendra toutes les filles criminelles.

ROBERT MORTIER

Une maison et puis une maison — toute blanche
Avec une route rose en terre battue ;
Le tourbillonnement du soleil dévêtu,
Et des collines, loin, dont la soie s'effiloche.

Suivant l'inclinaison de l'astre qui descend,
Une colline, et loin, un vieux clocher pointu,
Un vieux clocher, là-bas, tout nu et tout tordu
Et la marguerite — espoir dans les doigts d'un passant.

MARGUERITE JAMIN

Comme un lis dans le cœur du cloître désolé
Autour duquel ramage un antique silence,
Vous vous bercez, ô sœur, au silence qui pense
Dans le silence qu'ici-bas vous répandez.

SIMONE DULAC

O princesse escortée de mille négrillons
Tes parures sont des pierres talismaniques
Mais ton cœur débordant de grâces prolifiques
Nous consume d'autres rayons.

JENICA ATANASIOU

La merveilleuse nuit pépiante d'étoiles
Qui nous contemple du centre de l'Empyrée
N'égale pas pour nous ton visage de lait
Ni les lunaires fleurs de tes yeux de topaze.

CHARLES DULLIN

Dans le mortel jardin que la foudre a frappé
Vous êtes ce figuier qui marmonne à voix basse
Ce noir figuier brûlé qui marmonne et ressasse
Un vieux tourment venu des âges oubliés.

Vous êtes ce figuier que la foudre a mangé,
A la face marquée des griffes du tonnerre,
O vieux figuier sorcier qui ravagez la terre
Avec le soc de vos racines émasculées.

ANTONIN ARTAUD.

MAX ERNST

Dans un coin l'inceste agile
Tourne autour de la virginité d'une petite robe.
Dans un coin le ciel délivré
Aux pointes des anges laisse des boules blanches.

Dans un coin plus clair de tous les yeux
On attend les poissons d'angoisse.
Dans un coin la voiture de verdure de l'été
Immobile glorieuse et pour toujours.

A la lueur de la jeunesse
Des lampes allumées très tard
La première montre ses seins que tuent des insectes rouges.

NUL

Il pose un oiseau sur la table et ferme les volets.
Il se coiffe, ses cheveux dans ses mains sont plus doux qu'un oiseau.

*
* *

Des aveugles invisibles préparent les linges du sommeil.
La nuit, la lune et leur cœur se poursuivent.

*
* *

Elle dit l'avenir. Et je suis chargé de le vérifier.

*
* *

Le cœur meurtri, l'âme endolorie, les mains brisées, les cheveux
blancs, les prisonniers, l'eau tout entière est sur moi comme une plaie
à nu.

PAUL ELUARD.



DEUX HEURES DU MATIN.

L'aurore éteint les derniers feux
dans l'ouate d'une brume rose.
Les lames froides du vent rasant
un nuage aux joues du coteau.

Le petit jour plaque à la vitre
une face lavée de pluie
Il neige sur les gris-perdrix
lointains, quelques flocons de feutre.

Le sommeil gonfle encor nos yeux
où la nuit a soufflé ses crasses.
à l'éphéméride, Saint-Fiacre
prolonge sa triste veillée.

Les feux clairs des verres épais
dorment. Le Saint-Laurent du Pape
parmi la fumée bleue des pipes
rougeoie aux fraîcheurs de la paix.

Pascal PIA.

*
* *

LONGUE-VUE

sangsue d'encre et de cendre visse son œil dans le gâteau
sur les mauvais sentiments des femmes le corset de la tempête
qui travaille travaille
le verre dans le verre
et le petit animal de verre
pour le petit déjeuner de dieu
les yeux de cette jeune fille sont des boussoles de rébus
pluie de becs d'oiseaux sur les yeux aux champs d'étoffe
fermier des endroits lugubres
un œil sur le piédestal

le ranch aux distances vivantes les lèvres des arbres les narines des
herbes fraîches brèves les bandages des chemins pénibles
que fait le ranch aux distances vivantes
il nourrit la pierre et l'or manège des toux en peluche

l'air aux cheveux blonds à l'approche du capricorne
l'air accumulé devient chair et crève dans une lampe de vipère
agitée
les yeux munis d'éventails légers dissimulent le paysage à conviction
que font les yeux aux éventails légers

ils ont perdu l'été
sur le chapeau de porcelaine
le hiatus des dents ouvertes

*
* *

MONSIEUR Aa L'ANTIPHILOSOPHE

Dans l'autobus aux roues difficiles la musique monte l'ennui des
cœurs de caoutchouc. Enveloppé du bruit de la fumée. Amour —
narines ouvertes au hasard. Qui eût cru que sur la blancheur du linge
des gouttes de timbres-poste signifient l'étreinte palpitante non con-
trôlée par la mémoire ? Blanchisseuse adroite la mémoire unit les
temps. Qui fait battre les tempes en retraite de trompette ? — Le marin.
Cristal aux cheveux ébouriffés — l'amertume rouille nos plus grands
plaisirs — l'insecte. Cristal aux yeux hagards aux cheveux ébouriffés
— l'amertume rouille nos plus grands plaisirs. Cristal aux yeux
hagards — l'amertume des cheveux ébouriffés rouille nos plaisirs —
les insectes. Cristal aux cheveux hagards — l'amertume rouille nos
plaisirs — les insectes ont aussi des cœurs des tempes et des bruits.
Cristal des plus beaux plaisirs — l'amertume aux cheveux las /moisis/.
Cristal aux yeux hagards aux cheveux hagards de vent — l'amertume
aux battements d'insecte rouillée — son tambour. Cristal des cœurs
des tempes et des bruits — l'amertume rouille le tambour des insectes.
Cristal d'insecte aux yeux hagards — l'amertume aux cheveux défaits
rouille l'amertume aux yeux hagards de nos plus beaux désirs de cœur
de tempe et de bruit. Cristal aux plus beaux désirs — l'amertume
rouille les cœurs les tempes et les bruits. Cristal hagar — l'amertume
rouille le plus bel insecte : l'ange. Cristal d'amour et d'amertume le
blanc d'ange est précis. Voilà l'amour l'amertume le cristal le blanc
l'ange et la précision.

LES CISEAUX DES FAÇONS D'AGIR

Lorsque le pain — un perroquet — le peigne sur la tête — apprend à marcher sur les assiettes d'un ours blanc — la neige ne couvre plus les montagnes couvertes de neige et de mauvaises actions grimpantes — poissons de nuages sur les plantes.

La scie encadre les portraits des saints et les cailloux sont plus lourds sur les sentiments de nos yeux durs. Quelle horreur — s'écrie monsieur Aa — s'étend et se raréfie entre les heures que la candeur des animaux marque de cachets de grisou pour les coups audacieux mais sûrs des héros d'almanachs. Les poils magnétiques des ciseaux chatouillent les ongles de mes doigts pompons. Il y a de l'obscurité dans tout consentement — l'objet dans l'homme est plus fort que l'homme — dans la bouteille qui se vide — l'inexplicable manipulation nous vole les yeux avec l'étoile de pierre et de cerveau huileux. Ce bandage m'a toujours semblé parfaitement inutile. Si j'offre le vide au vide — les noisettes aux cigales normales — la brume aux fusées égales et tranquillisées par le sport — les vitres aux catastrophes légales — les jeux suspendus des fortifications au destin — la grandeur ne peut que grandir — j'explore l'agglomération qui a précédé la géographie — le raisin de la possibilité quand le cerveau n'était que gaz.

Ainsi se broie la clef des dents et le corps au milieu. La cravate vivante du sentier. Ce ne pouvait être qu'une famille prospère en quête d'une carcasse de bonne heure. Certaines balles perdues se multiplient dans les miroirs — jouent aux souvenirs ataviques des habiletés nuptiales. Sur le bateau affiche — le service des soins paternels est réglé à l'aide des poteaux indicateurs. Les vaches lèchent les fossiles qui deviennent précieuses — ne croyez-vous pas que cela circule dans le sang ? Et que chaque globule est un œuf vivant avec queue force et instinct ?

Sans sourcils la bouche ne pourrait pas fonctionner — au large passent les poitrines des mérites galants des crises agricoles des saluts vagabonds des bornes des brouillards et des conquêtes.

TRISTAN TZARA

SOIF

J'ai soif. Comme une terre de juillet, chez nous, fendillée, fendue et qui craque. C'est en moi l'implacable été, sans sources, tout courant tari. Je pense aux fontaines cressonneuses des premiers jours de joie bleue. Les femmes font cercle autour, au soleil tombé, et tendent leurs seaux vernis où le jet tombe en grondant de sa gosse voix. Regarde, les morts ne sont guère plus pâles que nous. Les morts n'ont pas soif. Ne trouves-tu pas qu'on exagère à s'apitoyer sur les morts d'ici ? Encore une salve, deux, trois. Les hommes m'ont abandonné. Quelle gloire ma détresse leur peut-elle donner qui les absolve de ma détresse ? Où sont les hommes à qui je demande si peu : trois creux-de-main d'eau pure ! J'ai honte de leur être par le sang fraternel. Si Judas eut soif, j'absous Judas d'avoir vendu son Dieu pour les trente deniers d'une bonne rasade d'eau. Oh ! le son, écoute, le son bénéfique de ces mots : une bonne rasade d'eau. Ecoute : une bonne rasade d'eau. Ma patrie, ma patrie pour une bonne rasade d'eau. Je pense au grand seau d'étain, tout plein, et qui déborde au bout du beau bras rouge de la servante fatiguée. Nous gémissions sur des définitions compliquées du bonheur. Une bonne rasade d'eau : voilà. Encore une salve, deux, trois. Le petit basque a la nuque ouverte. (Mais son bidon est vide.) Je songe à des brocs pansus et niellés de gouttes. Encore une, deux. Les esclaves qui déversent leur acier sur nous, dire qu'ils ont soif comme nous, peut-être. Le dur été sans sources. Il faut enrrouler le petit basque dans sa toile de tente et le lancer en avant, ho-hisse ! Sa mère ne saura jamais combien déjà il était mort avant que de mourir d'un mince carré d'acier chaud sous l'oreille droite. Les mères ne savent pas, personne ne sait rien. Chacun sait pour soi. Voilà la grande vérité. Je pense au champagne gâché des banquets ministériels. Il y a dans les guerres, entends bien ceci, deux catégories, deux seules, aussi distinctes que midi et minuit, et ces deux-là seules, ces deux uniques, deux catégories de vivants : ceux qui ont soif — et qu'importent l'uniforme, la casaque et la couleur du casque — et ceux qui boivent, jusqu'à en crever, le verre haut levé — et n'importe l'idiome — à la gloire de la patrie victorieuse. Il faut le lancer, ho-hisse ! Je pense aux claires carafes biseautées qui reluisent sur des nappes où des pétales voguent comme des conques corallines. Je pense à la petite grue colorée du bar américain, qui parcourt le communiqué avec une moue à fossettes et ne finit pas sa citronnade glacée — parce qu'elle n'a plus soif.

ALEXIS DANAN.

POEMES

I

Tempête.
Coton Bananes
des Indes.
La fumée noire s'asseyait
sur les vagues blanches.
Les becs des navires
cherchent le port
Liverpool cligne son œil rouge.

II

Fanny
le vent emporta le mot et
l'accrocha sur Westminster
la fille passa
Picadilly Picadilly
les casques noirs des lords
propriétaires des mines de charbons
Ladies
les bas rouges l'amour sentimental
Et les lèvres baisant sans bruit
comme les roues des automobiles brisent l'asphalte.
Les seins
se vendent dans l'ombre des ruelles
pour que le roi et la reine
ne se fâchent pas.
J'ai faim et je désire voir
la vérité
J'entre dans un restaurant
de luxe.
Demain la cité des banques
tombera aux mains de tous.

LÉOPOLD ZBOROWSKI.

Londres, 1919.

POEMES SPORTIFS

AVIETTE.

à GABRIEL POULAIN,

*Cycliste champion du monde 1900 à Anvers,
inventeur de l'Aviette.*

Envol

Petite poésie légère

nom charmant qu'eût aimé Ronsard

Aviette !

Mon enfance chauvine

a vu Poulain jadis

gagner le championnat du monde à Anvers

en maillot vert.

TENNIS.

Elégances !

la jeune fille en blanc

a lancé son cœur blanc

par dessus le filet mystérieux

de la vie !

SAUT EN LONGUEUR.

Tel Gourdin

le nègre américain

qui saute 7 mètres 696

j'ai bondi, de toute ma démente, dans l'Idéal,

[vers une ville

Invisible depuis lors mon cœur

par dessus les boulevards, tourne sur la ville ;

bercé par le doux ronflement des moteurs.

GÉO CHARLES.

CURE.

I

Hôtel Beau-Site.
Vraiment très bien.
Conte italien.
Sourire imberbe.
Vague néphrite.

Baronne et suite.
Avec son chien.
Slovaque ou Serbe.
Pas l'air acerbe.

Doux entretien.
Connaît Viterbe.
Très très instruite.

Vague pituite.
Ça ne fait rien.

Un temps superbe.

II

Tu vas très bien de la poitrine.
Si ça ne nous rajeunit pas,
J'y vois des charmes, quant à moi.
Et le passé m'agrée aussi.

Ce serait une grande honte
Que quelque chose en nous fût morte.
Si le vent souffle sur la porte,
Qu'il entre : La vie a du bon.

Ma douleur qui te fut légère,
Ta douceur qui me fut cruelle,
Il se peut que Dieu les oublie.
Mais nous vivons, diable merci !

Tu vas très bien de la poitrine.
Je n'ai pas du tout, quant à moi,
Le galbe d'un ange aux abois.
Aimons-nous donc comme autrefois.

MÉLOT DU DY.

DE L'OBSCURITÉ

Nommer les choses, les arrêter, les distinguer, aligner des évidences, employer les métaphores admises dans le langage usuel, c'est être clair. « Clarté française », que de blasphèmes on commet en ton nom ! Mais l'Art aspire à l'obscurité, et l'artiste ne peut voir le monde que sous un aspect fugitif : n'est-il pas pour lui la chose la moins sûre ? Aussi n'en retiendra-t-il que des ombres prêtes à disparaître. Il nous faut répéter la louange des bienheureuses ténèbres que chantait Pierre Louys, et la louange de ceux qui pénétrèrent les ténèbres. Aimer ce peintre qui, dans ses tableaux, plaçait des clairs-obscur absurdes, faux, arbitraires, afin de donner à ses personnages une irréalité supérieure. Aimer Léonard aussi, parce qu'il voulait « représenter les femmes avec des attitudes de sensitive, les jambes serrées ensemble, les bras réunis, la tête un peu basse et penchée de côté ». N'est-ce pas ainsi que Vigny modelait Eva, dans sa fragilité :

*Nous passerons ainsi, ne laissant que notre ombre
Sur cette terre ingrate où les morts ont passé.
Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,
Où tu te plais à suivre un chemin écarté,
A rêver, appuyée aux branches incertaines,
Pleurant comme Diane au bord de ses fontaines
Ton amour taciturne et toujours menacé.*

Je pense aussi à l'Embarquement pour Cythère où tout est ombre et vacillation. Le charme de cette scène vient de ce qu'il forme une

ligne rompue, c'est le charme des colliers brisés : le cortège des voyageurs se reforme derrière le monticule, dans l'éloignement, et il se joint à sa tristesse le geste de la femme debout au sommet qui regrette la place perdue, hésite, et part tout de même.

C'est en comparant des chefs-d'œuvre que l'on arriverait à trouver le secret commun des artistes et le pourquoi de toute création. Ainsi verrait-on un trait général de leur psychologie dans le besoin de cette obscurité qui tremble, de cet évanouissement.

Un autre moyen d'atteindre cette précieuse obscurité c'est, pour tant de poètes qu'il est inutile de nommer, de se saisir des formes et de les compliquer à travers les alambics de la pensée, au point de les rendre méconnaissables. Cette subtile rhétorique finit par nous faire communiquer avec les forces les plus souterraines de la nature. C'est une descente difficile, une tentative profonde, un enfouissement des images connues, un effort pour les comparer avec notre trésor intérieur et les y mêler. Le langage suit alors toutes les métamorphoses de l'intelligence dans ce qu'elle a de plus personnel et d'intime. Pourquoi s'étonner de ce que nos corps le limitent et en rendent à jamais impossible la compréhension ? Les plus hauts poèmes de la langue française : la dernière page des *Contemplations*, les *Chimères*, le *Coup de dés*, le *Bateau Ivre*, le *Cimetière Marin* sont pleins d'obscurité.

Nous savons l'angoisse du poète contemporain. Combien de courants le travaillent. L'effroi d'user d'une langue qui a servi à fixer tant de beautés diverses. Que de suggestions opposées peut déclancher un mot ! Et puis, quel désir le possède de se fondre dans ce monde violent où se croisent les antennes des appareils de la T. S. F., les circuits d'avions, les détonations, les effluves électriques. Comment retrouvera-t-il la nuit, sa nuit à lui, où le mot prononcé résonnera d'un son juste, du son qu'il voulait entendre ? Jusqu'à quel mutisme doit-il se discipliner ! Et de combien d'invitations périlleuses aura-t-il à se détacher ! Il lui faut fuir tout sentiment égo-altruiste, toute préoccupation de lui-même vis-à-vis d'autrui, en un temps où l'homme n'a jamais autant été mêlé à l'homme. Et en un temps où, plus que jamais on sait que la gloire est brève et que les civilisations éclatent l'une après l'autre et se ressemblent, il lui faut créer comme si sa création était éternelle.

C'est triste de penser que les tableaux se corrompent et se craquèlent et que les statues se brisent, que les vitraux sont à la merci d'un artilleur et que des tragédies d'Eschyle et de Sophocle sont éparses sous les sables de l'Égypte : les *Fleurs du Mal* disparaîtront aussi sans doute...

Alors il faut bien que le poète retourne à son ascétisme nocturne,

qu'il approfondisse sa vie, sa propre vie, afin qu'elle vaille tous les frissons de ce monde, toutes les agitations de la surface planétaire.

Voilà l'équivalence qu'il lui faut établir : le temps et l'espace doivent être contrebalancés par une existence de création. L'exaltation qui le soulèvera au cours de son œuvre devra ruiner dans nos esprits l'importance de toutes les révolutions humaines. Evidemment, les chefs-d'œuvre sont relatifs, eux aussi, et les révolutions esthétiques suivent le fil ordinaire desdites révolutions humaines. Mais une pensée originale, approfondie jusqu'à sa volonté divine et obscure, jusqu'à son silence obscur, se déroule dans l'absolu.

Dernière tentation : puisque tout rentre dans l'Histoire et dans l'oubli, c'est peut-être une chose agréable que le bonheur, et il est des matins si pleins de la douceur terrestre que l'artiste pourrait s'écrier, comme Faust : « Arrête-toi, tu es si beau ! » Mais l'idée de la mort le sollicite vers des émotions plus intenses. Cet appel des ténèbres suprêmes lui découvre l'existence de sa propre ténèbre, et que celle-ci doit être éternisée. Le sentiment de la mort, l'inquiétude des nuits futures lui démontrent la nécessité de la création. Cette vision dernière ne sera-t-elle pas la plus puissante de toute sa vie, et son devoir et son plaisir ne sont-ils pas d'en prolonger par avance le pressentiment ?

Une méditation mystique pourrait terminer cet essai d'illustration de la beauté obscure.

JEAN CASSOU.

LA SITUATION FINANCIÈRE

Les économistes de toutes écoles se sont fourvoyés dans leurs appréciations des événements découlant de la guerre, de même façon que ceux qui feignent d'aborder la solution des problèmes financiers avec des conceptions étroites qui ne peuvent s'adapter aux circonstances actuelles.

Dans les derniers débats parlementaires à la Chambre des députés, où toutes les manifestations oratoires ont pu exprimer les appréciations les plus variées, il ne s'est révélé aucun tribun financier ayant su aborder de front les réformes que comportent la situation et le malaise financier du pays.

On a agité le spectre de l'inflationisme, sans toutefois avoir osé patroner hardiment la déflation ; la principale raison qui sert de règle et de ligne de conduite aux partisans du *statu quo ante*, c'est plutôt le manque de courage réformateur que la connaissance exacte de la situation financière qu'ils feignent d'ignorer.

Cette question de l'inflation fiduciaire a pourtant été résolue dès le jour où l'Etat a autorisé l'émission des Bons de la Défense Nationale, qu'il s'est engagé à rembourser totalement, à leur échéance, en billets de la Banque de France, ce qui constitue bien un contrat trilatéral qui lie les prêteurs, l'emprunteur et la Banque de France. On peut donc dire que dès ce jour-là l'Etat a consacré le régime de l'inflation dans toute la limite des Bons qu'il émettait et qu'il doit toujours être prêt à rembourser à vue au moyen des billets de la Banque de France.

Ceci étant incontestable, peut-on fixer une attitude à ces parlementaires et à ces financiers qui se montrent impénitents devant cette question de l'inflation qu'ils transforment en doctrine ?

Les personnes dont les craintes sont ainsi éveillées par cette menace du développement de l'inflation ne peuvent pas supposer que l'étranger ignore la portée des engagements de l'Etat ni de ses dettes, et si notre franc est tant maltraité au dehors de nos frontières, et s'il ne vaut que trente-cinq centimes à Genève, ce n'est pas à cause des trente-six milliards de circulation de billets de la Banque de France, puisque les deux tiers de cette somme sont dûs par l'Etat et cautionnés par toute la puissance du pays.

La vraie cause de la baisse de nos devises tient essentiellement de l'importance de notre dette totale de trois cents milliards et surtout de l'importance de la dette flottante qui dépasse cent milliards, aussi de l'insuffisance des recettes budgétaires pour parer aux dépenses, car si on arrive à boucler les divers budgets par des artifices et par le débit du compte de l'Allemagne, il est évident que depuis l'armistice la dette augmente de plus de vingt-cinq milliards par an, ce qui effraie les pays qui sont nos créanciers qui ont un prétexte pour saboter notre change et protéger ainsi leurs propres intérêts.

La France obtiendra le relèvement de son crédit et de son change dès le jour où elle aura adopté une méthode financière et fiscale qui permettra d'obtenir :

- 1° L'abaissement du loyer de l'argent ;
- 2° La réduction des charges budgétaires du chef des arrérages ;
- 3° L'équilibre complet budgétaire avec un amortissement annuel de la dette publique ;

4° La consolidation de la dette flottante ainsi que celle envers la Banque de France ;

5° Les opérations de la Banque de France dégagée de sa tutelle envers l'Etat devant être réservées au développement économique du Pays.

L'abaissement du loyer de l'argent ne sera pas obtenu par des grands emprunts de consolidation qui ne pourraient être lancés qu'avec

des primes au détriment des porteurs de titres précédents. Or, les difficultés actuelles de réalisation des titres, même au-dessous du pair, rendront ces opérations d'emprunts inopérantes comme œuvre d'assainissement et de consolidation.

L'abaissement du loyer ne sera pas obtenu facilement en l'état précaire du commerce et de l'industrie qui sont obligés de subir des taux d'intérêt supérieurs à ceux qu'une sage gestion devrait limiter, et c'est le drainage des disponibilités, par les Bons de la Défense Nationale, qui est la cause initiale de cette surenchère qui ne disparaîtra qu'avec le non renouvellement de ces Bons.

L'équilibre budgétaire sera obtenu sans augmentation d'impôts par la suppression de l'intérêt des Bons dès le jour où ils ne seraient plus renouvelés, ce qui procurerait une économie annuelle de cinq milliards, ainsi que par la réduction des dépenses publiques et une meilleure perception des impôts existants qui ne sont supportés que par une fraction de la collectivité.

La consolidation de la dette flottante, Bons de la Défense et avances de la Banque de France, qui représentent une somme approximative de cent milliards, est impossible sous aucun moyen autre que celui qui a été prévu, lors de l'émission des Bons, et c'est ce moyen légal qui sera la clef de voûte de la mise en ordre des finances publiques, car, en dehors de ce moyen, il n'y a rien de possible, puisque les impôts et les emprunts ne peuvent être mis à contribution d'une façon efficace et suffisante pour combler ce grand trou que constitue la dette flottante.

La loi qui a autorisé, pendant la guerre, à émettre les Bons de la Défense et qui a permis à la Banque de France de sortir de la légalité, ou du moins des règles en usage depuis la création de cette institution, en l'autorisant à créer des billets pour satisfaire la trésorerie de l'Etat, doit être complétée par une loi mettant un terme immédiat à cette situation anormale et déclarant que les Bons seraient tous remboursés à leur échéance, que le compte des avances de la Banque de France serait arrêté ; le montant de ces avances et de ces Bons remboursés feraient l'objet d'un chapitre spécial qui serait garanti et gagé par la Nation et amorti en cinquante années à raison de deux milliards par année inscrite au budget.

Ces billets ne rapporteraient aucun intérêt à la Banque qui tire des profits superflus de son privilège, comme nous le démontrerons.

Ceci n'est pas de l'inflation proprement dite selon le système des Etats défaillants qui couvrent journellement leurs besoins par l'émission inconsidérée des devises.

Cette inflation existe, qu'on le veuille ou non, depuis le jour où l'on a engagé des dépenses et qu'on a émis les Bons avec rembourse-

ment en billets de banque et il est fatal que l'échéance se produise d'une façon plus ou moins brusquée. C'est pourquoi il est de bonne politique de précipiter le rétablissement du chaos qui existe actuellement, car nous subissons au dehors les effets de l'inflation sans en tirer profit et la concurrence des Bons rend les titres de rente invendables tout en leur faisant subir une dépréciation considérable.

Cet argent provenant de ces Bons non renouvelés cherchera des débouchés auprès de l'Industrie, du Commerce et de l'Agriculture, qui pourront se procurer des capitaux à des taux plus raisonnables, du 3 au 5 %.

L'Etat a commis des erreurs regrettables en n'imposant pas, dès le début de la guerre, toutes les personnes qui bénéficiaient de l'exemption de la mobilisation et toutes les personnes qui profitaient des plus-values que procuraient les transactions de toute nature.

On a commis une erreur plus grave encore en ne mettant pas en commun les dépenses de guerre entre alliés, qu'il aurait été facile de consolider au moyen d'obligations gagées sur les contributions de guerre imposées aux ennemis.

Ces fautes sont irréparables et la France victorieuse en supportera toutes les conséquences ; mais s'il est impossible de revenir sur ces faits, il est encore possible de donner un statut à la question financière et fiscale pour asseoir le crédit de la France vis-à-vis de l'étranger et pour enrayer la dépréciation de notre monnaie.

Un amortissement annuel de la dette publique devra être aussi prévu au budget, de même qu'on devra développer au maximum la production dans nos colonies des produits et matières dont nous sommes tributaires de l'étranger, de façon à obtenir que notre balance d'importation soit inférieure à celle d'exportation.

La réalisation de ces mesures, d'une application saine et rapide, remettrait la Banque de France dans son rôle, qui doit consister à diriger le développement économique du pays, tandis que depuis la guerre elle était la Banque de l'Etat et frappait monnaie *exclusivement pour lui au détriment du commerce*.

En effet cette Banque avait, avant guerre, des principes et des règles très rigides, comme en fait preuve son bilan de juillet 1914, que nous reproduisons exactement :

ACTIF	
Encaisse or et argent.....	4.786.000.000
Portefeuille effets escomptés..	2.444.000.000
Avances sur titres.....	774.000.000
	<hr/>
	8.004.000.000

PASSIF

Billets en circulation.....	6.688.000.000
Comptes créditeurs sans intérêt	948.000.000
	<hr/>
	7.636.000.000

tandis qu'au 22 décembre 1921 le bilan est tout autre, comme on en jugera par le relevé ci-après :

Bilan au 22 décembre 1921

ACTIF

Encaisse or et argent en francs	3.856.000.000
Or en nantissement à l'étranger	1.948.000.000
Disponibilités à l'étranger....	607.000.000
Effets prorogés.....	57.000.000
Portefeuille effets escomptés..	2.246.000.000
Avances sur titres.....	2.276.000.000
Avances à l'Etat.....	24.700.000.000
	<hr/>
	35.690.000.000

PASSIF

Billets en circulation.....	36.246.000.000
Compte-courant Trésor	13.000.000
Comptes créditeurs sans intérêt	2.574.000.000
	<hr/>
	38.833.000.000

Ces deux bilans comparés mériteraient une explication qui nous échappe. Nous comprenons qu'en 1914 les 6.688.000.000 de billets aient eu leur emploi justifié par l'encaisse, les avances et le portefeuille, quoiqu'il restait un excédent d'actif de 368.000.000, mais le bilan du 22 décembre 1921, avec un dépassement de 3.143.000.000 ne trouve pas d'explication plausible, sauf que cette somme représente les billets disponibles dans les caisses et non retirés de la circulation.

Ces chiffres sont suggestifs ; ils démontrent que par les événements de la guerre et les nécessités financières la Banque de France est devenue une Banque d'Etat, pour le plus grand profit de ses propres actionnaires, car elle prête avec intérêt à l'Etat de l'argent qui ne lui coûte que les frais d'impression des billets, frais largement compensés par le profit des billets disparus.

Elle n'escompte actuellement au commerce que 2.245.000.000, c'est-à-dire 198.000.000 en moins qu'en juillet 1914, tandis que tout a augmenté dans la proportion de trois à cinq et qu'en admettant un concours égal à celui de 1914, le chiffre d'escompte de la Banque de France devrait graviter entre sept et onze milliards.

La Banque de France détient actuellement en dépôt comptes créditeurs la somme énorme de 2.574.000.000 dont elle ne paye pas un centime d'intérêt tandis qu'elle fait payer l'escompte du 5 $\frac{1}{2}$ pour les 2.246.000.000 qu'elle a actuellement à l'escompte.

Elle assure intégralement l'escompte de son papier commercial avec l'argent de ses dépôts gratis ; elle a même un reliquat de 328 millions, en sorte que toute sa trésorerie est au service de l'Etat.

Voilà révélée une des principales causes de cette crise qui pèse sur les branches productives du pays, qui ne trouvent plus d'appuis suffisants de la part d'un système bancaire qui est vicié.

L'adoption des mesures que nous préconisons, qui mettrait hors compte ces billets gagés par la Nation, permettrait à la Banque de France, qui n'aurait à compter que sur ses profits d'escompte, de régler l'émission de son papier-monnaie selon ses réserves or, ses avances sur titres et son portefeuille d'escompte, qu'elle serait amenée à développer dans les mesures compatibles avec les nécessités.

En matière financière, il n'est pas possible d'avoir des règles absolues, car il faut compter avec la confiance ou l'aveuglement du public, et cela est si vrai que l'Etat ne peut pas consolider sa dette flottante même en faisant la surenchère d'intérêts, tandis qu'il existe une catégorie de possédants qui laissent deux milliards et demi dans les caisses de la Banque de France, improductifs d'intérêts et ne servant pas la cause ni le bien public car la Banque n'en tient nullement compte vis-à-vis de l'aide d'escompte.

Le remède financier et fiscal existe ; il est à la disposition du Gouvernement qui saura rappeler chacun à ses devoirs, sans défaillance ni évasion.

L'égalité en cette matière s'impose au même titre que la probité dans la gestion des deniers publics. Il y va du salut de la France que des hommes courageux et désintéressés se dévouent à cette cause.

Un Observateur.

LE BAROQUE

Nous tenons à signaler l'ouvrage du professeur Volflin (*Kunstgeschichtliche Grundgriffe* ; Bruckmann, Munich) sur l'Art baroque dont l'Allemagne est si férue et que certains esthéticiens français prônent aujourd'hui avec la même conviction que l'Art primitif si en faveur à l'époque où ils prêtaient une oreille attentive aux propos hermétiques et primaires du maître de Pont-Aven.

Mais qu'est ce que ce Baroque, vulgarisé par d'innombrables artistes et décorateurs de second ordre et qui a abouti un jour au maniérisme dont Il Parmigiano est un des représentants les plus caractéristiques ?

Le Baroque constitue, selon le professeur Volflin, au point de vue pictural, la substitution de l'élément visuel à l'élément tactile. La couleur cesse d'être un simple complément de la forme, destinée à mettre en valeur certaines parties du tableau.

Dans les œuvres primitives (Cimabue, Giotto), dans les œuvres préraphaélites (Filippo Lippi, Botticelli, Uccello, Ghirlandaio, Signorelli), dans les œuvres renaissantes (Michel-Ange, Raphaël, Léonard), la couleur unie, à ses débuts, ombrée plus tard, suit la forme et s'inscrit dans les limites formelles. Cette couleur sert chez les Primitifs à diversifier les matières, à exprimer la densité des corps et à situer les plans dans la surface. Il est faux de prétendre que son rôle est celui d'un élément ornemental. Le parti tiré par les Primitifs de la couleur, même considérée comme un auxiliaire de la forme, est d'essence purement plastique. Les Primitifs connaissaient, sans aucun doute, les propriétés physiologiques des couleurs qui permettent d'avancer ou de reculer, d'accroître ou de rétrécir une surface ou un fragment de surface. Mais ils restreignaient, limitaient et circonscrivaient la sphère d'action de la couleur dans le tableau.

L'introduction de l'élément lumière marque la naissance du conflit entre la couleur locale et le ton atmosphérique, ou la couleur de l'éclairage. Ce conflit date de Masaccio qui imposa le foyer lumineux, c'est-à-dire peignit en tenant compte de la position et de l'axe de la lumière, tandis que les peintres primitifs ignoraient l'éclairage extérieur et modulaient dans les localités. Les progrès accomplis par la couleur, qui devient peu à peu l'élément essentiel du tableau, sont aisément perceptibles au cœur du xvi^e siècle en Italie. Mais les écoles de Florence et de Rome sont trop dogmatiques et trop traditionnelles pour opérer la réforme définitive et pour briser les cadres établis de longue date. C'est à l'école de Venise que reviendra le mérite d'avoir accompli en art une révolution que le professeur Volflin juge plus

importante que celle due aux maîtres de la première Renaissance, simples continuateurs des Préraphaélites. La couleur, fonction de la lumière, ayant acquis une place prépondérante, prend un sens nouveau et contribue à la rupture de l'équilibre au préjudice de la forme.

D'une part, la forme établie sur un réseau des lignes qui expriment les volumes, et situent les masses. Un dessin anatomique, d'une force, d'une justesse et d'une abondance de détails qui rendent tangibles les corps représentés par le peintre et recouverts, surtout chez Signorelli, d'une tonalité uniforme.

D'autre part, une couleur expansive et dynamique, une couleur qui tend à briser les cadres formels préexistants. Non seulement cette couleur n'est pas limitée par la ligne, mais elle la déborde franchement et impose à ce qui fut jadis la forme, un aspect nouveau. Un tableau de Gréco, un tableau du Tintoret font songer à du métal en fusion. La forme ne contient plus la couleur qui, seule, détermine les dimensions des parties constitutives du tableau.

La différence entre les œuvres flamandes, vénitiennes ou espagnoles du xvii^e siècle et les peintures de la première Renaissance est considérable. Le clair-obscur de Léonard reste d'essence linéaire. Et si Michel-Ange est le père du Baroque en sculpture, sa couleur demeure statique et purement abstraite. Le professeur Volflin voit dans la peinture baroque l'inauguration d'un cycle qui aboutit à l'Impressionnisme, cette négation de la forme et du dessin, cette apogée de la couleur en liberté.

Quant à ce qui concerne le dessin et la composition, il est aisé d'établir une distinction entre les œuvres du xvi^e et celles du xvii^e siècle. Les peintres baroques substituent à l'attitude le geste, c'est-à-dire le mouvement. Ils répudient les principes classiques de la composition symétrique et rectangulaire. Ils refusent de conserver au tableau son caractère de surface plane et créent, au moyen de lignes de fuite et des effets de perspective aérienne, un simulacre d'espace. Ils font un large usage des ombres (Le Caravage), des courbes et des diagonales ; leurs tableaux débordent les cadres et enfoncent les murs. Un emploi parfois abusif des couleurs saillantes et rentrantes crée une impression de déséquilibre dont seuls peuvent s'accommoder les partisans du trompe-l'œil en art.

Il faut pourtant reconnaître que la peinture baroque marque un réel progrès dans le domaine de la couleur. De successif, le processus créateur de l'artiste devient simultané. L'élément forme et l'élément couleur sont inséparables dans les œuvres d'un Rembrandt ou d'un Rubens. Le Baroque régénéra l'art européen qui courait le risque de tourner au poncif. Et si les petits esprits y virent un moyen d'imiter

la nature, sans la moindre velléité de transposition, on ne saurait en rendre responsables les Tintoret, les Gréco, les Rubens et les Rembrandt. Raphaël est-il coupable d'avoir donné naissance à l'académisme romain ? Michel-Ange peut-il répondre de son élève Daniel de Volterra ? N'oublions pas que le Baroque constitue une réaction violente contre les principes académiques de l'époque.

En sculpture, le Baroque marque le triomphe de la ronde-bosse et du modelé par la lumière. Une statue ou même un buste du Chevalier Bernin vivent sur leur centre de gravité et sont établis en vue d'une perception totale. On fait le tour visuel de telles œuvres sans changer d'axe. Elles valent par une singulière hardiesse de conception. Le Bernin entame les plans sculpturaux, enfle les draperies, déforme les corps et crée des organismes plastiques indépendants et sans rapports directs avec la nature. Son œuvre qu'anime un souffle de fervent lyrisme, n'est pas éloignée de l'idéal de création pure poursuivie par les artistes de notre temps.

Tels sont, imparfaitement définis, les traits distinctifs du Baroque.

La connaissance du mode de représentation du monde extérieur, c'est-à-dire la connaissance de l'ensemble des moyens techniques employés par les artistes à une époque déterminée, ne permet guère de pénétrer le secret de l'art, qui est fonction de la vie, de la religion et de la philosophie contemporaines. Une analyse minutieuse et clairvoyante des peintures chinoises peut être à plus d'un titre instructive et nous familiariser avec la conception de l'art pictural en Chine. Mais le savant qui restera dans l'ignorance de la philosophie et de la littérature, dont les artistes chinois étaient nourris, ne comprendra jamais la cause première et la raison d'être des phénomènes artistiques qu'il étudie. A mesure que croît l'intérêt pour les choses de l'Art, l'extrême complexité des problèmes afférents à leur étude apparaît aux yeux des spécialistes. Les calculs de probabilité et les expertises hypothétiques, à la Berenson, ne peuvent nous satisfaire. L'histoire philosophique de l'Art, dérivée de Taine, est peu édifiante et vaut exactement ce que vaut l'historien-philosophe. En tant que méthode, sa valeur est nulle.

Enfin, l'étude apparemment scientifique des lois d'harmonie risque de fausser, en la rétrécissant, la notion de l'art. L'esthéticien complet, pour être à la hauteur de sa tâche, devrait, sans perdre de vue les questions techniques, situer les œuvres dans leur ambiance morale et, tout en accordant le primat aux problèmes esthétiques, établir des rapports étroits entre les idées abstraites, philosophiques ou religieuses, et les faits artistiques.

WALDEMAR GEORGE.

LES ECRITS NOUVEAUX

Recueil Mensuel de Littérature

COLLABORATEURS :

Gabriel d'Annunzio, Louis Aragon,
Pierre Benoit, André Billy, André Breton,
Paul Claudel, Jean Cocteau,
Georges Duhamel, Léon-Paul Fargue,
Henri Ghéon, André Gide, René Gillouin,
Jean Giraudoux, Max Jacob,
Edmond Jaloux, Tristan Klingsor,
Comtesse de Noailles, Jules Romains,
André Rouveyre, André Salmon, André Suarès,
Jérôme et Jean Tharaud, Paul Valéry.

Vente et Abonnement : Le Numéro 3 francs
Un an : pour la France 30 frs., pour les autres pays 36 frs.

Directeur : Maurice MARTIN du Gard

100, Rue du Faubg. Saint-Honoré

qui « rend » bien et seulement cette exactitude-là. Le miroir, une main le gouverne, qui choisit la minute humaine à fixer. La merveille est dans ce choix. Ce n'est pas la qualité d'un bleu, d'un paysage ou d'un visage qui le séduit, c'est la part d'âme qui le fait vivant et le distingue, dans l'instant où il le considère, des autres bleus, des autres paysages, des autres visages. Ses contours précis, regardez-y de près. Il y a de l'air dans les arbres, du vrai soleil sur les façades habillées de chaux, et sous les joues fripées comme des pommes d'octobre, du sang, du vrai sang courant.

A. D.

Pierre DE RONSARD. — **La Bouquinade et autres gaillardises**, textes collationnés par Fernand Fleuret et Louis Perceau (Bibliothèque des Curieux).

Les poésies érotiques de Ronsard gardent l'accent lyrique du Poète des *Amours de Cassandre* et des *Sonnets pour Hélène*. Il est difficile de ne point donner dans la grivoiserie facile ou dans la scatologie plus facile encore. Les *Gaillardises* ne sont pas entachées de ces deux défauts du genre.

*Je veux mourir es amoureux combas,
Souflant l'amour, qu'au cœur je porte enclose,
Toute une nuit au milieu de tes bras.*

De tels vers sont des plus beaux et nombreux sont-ils dans ce recueil, ceux qui leur ressemblent. On trouve aussi là l'ode célèbre que chantait l'écolier de la Reine Margot :

Quand au temple nous serons,

Ronsard ne choque presque jamais, même quand il chante la beauté des Mignons et leurs faiblesses.

Fernand Fleuret a recueilli et commenté ces vers avec sa science coutumière. Dans tous ses ouvrages d'érudition galante et poétique, il nous a habitué à une telle perfection dans ses notes et dans ses remarques qu'on ne sait plus trouver de nouveaux éloges à lui faire.

Jean PAULHAN : **Jacob Cow.**

Jacob Cow le pirate ou si les mots sont des signes, par Jean PAULHAN. — Les mots sont-ils des signes ou des cygnes glissant sur le miroir déformant du langage ? Prenez garde, chasseur, c'est Leda qui va chanter *Le Saule* avant de mourir. Tant d'oiseaux s'envolent : le rossignol mécanique, le canard sauvage, la colombe poignardée. Le docteur Tribulat Bonhommet n'était pas digne d'aller à la chasse aux oiseaux de paradis, mais vous, Jean Paulhan ?

Georges GABORY.

ÉDITIONS DE LA GALERIE SIMON

29^{bis}, RUE d'ASTORG
: PARIS VIII^e :
(PRÈS SAINT-AUGUSTIN)

Vient de paraître :

CŒUR DE CHÊNE

POÈMES PAR PIERRE REVERDY

: ILLUSTRÉS DE GRAVURES SUR BOIS :

: : : : : PAR MANOLO : : : : :

90 ex. sur hollande Van Gelder.. .. 115 fr.

10 ex. sur japon impérial.. .. 225 fr.

Pierre BENOIT : **Diadumène.** - L'éditeur Albin Michel, qui fit la gloire de M. Pierre Benoit — et la sienne — se devait de rééditer ce premier recueil de poèmes qu'on put lire, pour la première fois, en 1914.

M. Pierre Benoit collaborait à cette époque au « Double Bouquet » de M. André Germain. *Diadumène* passa à peu près inaperçu. Aujourd'hui il aura autant de lecteurs qu'un roman-feuilleton du *Petit Journal* ou d'*Excelsior*. L'on aurait bien tort de se priver d'un tel divertissement. Cette poésie est, au surplus, didactique, elle résume en quelques pièces les fastes de l'Histoire romaine ; elle exalte, d'autre part, quelques monarques de France et d'ailleurs ainsi que des personnages de moindre importance comme princes et ducs. M. Pierre Benoit est de ceux que l'on classe sans hésitation dans la traîne de l'école parnassienne. Ayant été bon élève, il aura le bon goût de prendre comme il convient ce terme d'école. Les écoles littéraires ne sont point négligeables. L'on ne peut pas toujours être dispersé, être ce que M. Léon Daudet appellerait « un sporadique ». M. Pierre Benoit aimant l'ordre dans ses fonctions administratives comme dans ses poèmes, il est tout naturel qu'il ait pris place dans la phalange des parnassiens. Il possède le sens du décor, et nul mieux que lui ne sait donner au mots l'apparence d'une chrysolithe ou d'une escarboucle.

LOUIS DE GONZAGUE-FRICK.

Du nouveau bulletin de Francis PICABIA qui porte pour déraison sociale *Funny-Guy*, ces pensées qui méritent, etc... « Si vous voulez avoir les idées propres, changez-en comme de chemise. — Les hommes couverts de croix font penser à un cimetière. »

La mouette qui survole et tourne au ciel gris du Havre a consacré son dernier numéro à quelques poètes disparus : Jules Tellier, Bunoust, Villehervé, etc. Un jour, durant la guerre, je montais sur la planchette où l'on annonce vie ou mort. Echafaud électrique, l'appareil Rontgen devait décider de mon sort. Dans la chanson des étincelles, à l'orage de leurs flammes, je vis près de moi un homme dont le squelette crevait la peau. C'était Auguste Bunoust. J'appris son nom et son œuvre, ces *Nonnes au Jardin* où il mit son âme douce et provinciale, et les Carmélites de Lisieux prient sans doute en ce jour de Toussaint, le poète qui les magnifia.

Jack LONDON : **Martin Eden.** — Un roman mouvant comme un bon film. Martin Eden, marin qui, pour gagner l'amour, recherche la gloire, parvient à la célébrité.

Mais la lutte lui enlève tout désir de vivre. Et il n'existe peut-être rien de plus âpre, dans la littérature moderne, que le suicide de cet homme fort, déserté par la foi. Livre ardent, passionné et puissant.

La Chronique de l'Ours, par Maximilien GAUTHIER. Cette mince publication mensuelle pourrait bien devenir un organe important. Là se fait entendre la voix d'un écrivain courageux et probe et qui a le mérite d'aimer et de comprendre ce dont il traite.

François FOSCA : **Bonnard.** — M. Fosca est un enchanteur. Il y a tant de joie à le lire que, parfois, le jugement s'assoupit et qu'il vous ferait accepter les pires paradoxes. Bonnard n'est rien de plus qu'un peintre spirituel. Le comparer à Tiepolo est le desservir. Et Dieu merci ! il nous reste des peintres plus dignes de l'admiration de M. Fosca. Dans une galerie proche de la Madeleine, voisinant les toiles de Bonnard, il trouvera des œuvres sur lesquelles nous aimerions entendre son sentiment, et que nous verrions avec plaisir dans cette collection : « Peintres et sculpteurs d'aujourd'hui » dont on louera l'excellence typographique et la véracité des belles reproductions.

Henry MUSTIÈRE. — *La Nouvelle Franciade ou le Pou bolcheviste.* — Ce livre donnerait le dégoût de cet « esprit bien français », si on ne l'avait déjà depuis longtemps. En lisant ces mauvais vers pastichés d'Edmond Rostand ou de Miguel Zamacoïs, on a le désir d'être allemand, russe ou belge. Le genre littéraire de la satire n'est pas encore rénové. Faut-il le regretter ?

Octave JONCQUEL et Théo VARLET. — *Les Titans du ciel.* — Roman planétaire, dit le sous-titre. Evidemment.

Tristan KLINGSOR. — *Humoresques.* — De petits vers sans rime souvent et souvent sans mesure. Genre bibelot d'étagère, faux saxe, biscuit de Sèvres. N'y touchez pas.

FELS.

Morceaux choisis

BALZAC-ZAHAROFF

Avec l'ostentatoire publicité de barnum dont il avilit et ridiculise chacune de ses munificences, le fameux Zacharie-Basile Zaharoff (youtre-slave, né en Grèce, illustre en Egypte, naturalisé et baronnet anglais, et citoyen français pour le moment), vient d'instituer un prix littéraire annuel de 20,000 francs.

Et comme le donataire signe toujours selon son goût, sa grossière réclame, ce prix se nommera le Grand Prix Balzac, tout simplement.

En vérité, sir Basil Zaharoff a bien peu et bien mal lavé sa prétentieuse crasse levantine avec la savonnette à vilain que lui confère sa baronnie britannique.

L'immortel auteur de la *Comédie Humaine*, le génie magnifique qui illustra Vautrin, Nucingen, du Tillet, Gobseck, toutes les fripouilles dont le Zaharoff n'est qu'une caricaturale réincarnation, le grand Honoré de Balzac, qui fut un fier artiste et un honnête homme, a dû avoir dans sa tombe un hoquet de dégoût. Lui ! voir son nom splendide, sa gloire radieuse accaparés sacrilègement pour le vaniteux exhibitionnisme d'un caméléon du météquisme, d'un tripatouilleur d'affarisme international ! Lui, Balzac !... se voir ainsi infliger le parainage de l'insolente aumône d'un mercanti milliardaire ! Tous les écrivains français, soucieux de la dignité de nos célébrités littéraires, ont le devoir de protester contre l'insulte faite à l'immense patronyme de Balzac, ainsi accolé à la marque Zaharoff (thés, canons, bateaux, pétroles et autre camelote).

Et il nous est à regret que la Société des Gens de Lettres n'ait pas pris l'initiative de donner au sieur sir Basil Zaharoff une bonne leçon de délicatesse. Dans le dessein d'un hommage professionnel au prince des romanciers, cette Société décerne régulièrement, depuis des années, un prix Balzac. Et si c'est son devoir, c'est aussi pleinement son droit. Ce droit, elle aurait dû le défendre contre l'intrusion impudente et grotesque d'un Zaharoff. Pourquoi ne l'avoir pas fait ?

C'est entendu, sir Basil, vous êtes un cabotin à grand orchestre, vous êtes, en Angleterre, on l'a dit à la Chambre des Communes, le conseiller du Trône et grand-croix de l'Ordre du Bain, vous y êtes aussi le potentat de la Vickers, la plus vaste entreprise mondiale adonnée à l'industrie de la guerre ; — et en France, vous êtes le copain à Clemenceau et la terreur de quelques-uns de nos politiciens, vous êtes grand-officier de la Légion d'honneur, l'un des principaux actionnaires de la Banque de France et le principal actionnaire de la Banque de la Seine. Toutes prérogatives qui vous incitent sans doute à vous arroger un brevet de parisianisme.

Mais il faut vous le dire franchement, monsieur et sir Basil, votre geste à l'endroit de notre Balzac porte vraiment trop son stigmate du pays à breloques qui vous vit naître.

C'est le geste d'un sot.

Et d'un goujat !

Louis LATOURRETTE.

De la revue américaine *Vanity Fair*, nous extrayons ce passage d'un très bel article de Paul Rosenfeld sur le *Socrated* ERIC SATIE :

L Très rarement, depuis la mort de Mélisande, avait-on créé une musique plus profondément touchante. Le sens profond et pur de la vie qui guida Satie dans le choix des trois fragments (*le Banquet*, *le Phédon*, *Phèdre*) demeura avec lui lorsqu'il écrivit la musique, les rythmes, les accords et ces figures mélodiques qui nous émeuvent jusqu'en nos plus profondes racines, nés du sentiment clair et simple de la beauté de l'humaine tragédie et de la douceur et de la grandeur des personnages. Pour nous ils interprètent Platon. Ils nous placent sans grande éloquence ni sentimentalité en un lieu un peu élevé et un peu retiré du flot de la vie et même dans le misérable monde d'après guerre, nous font entrevoir encore l'amour de la sérénité, de la réserve, de l'altruisme, du dilettantisme et de la joie, que seul connaissait le vieux grec, et qui nous donne un peu de bonheur malgré les cruautés de l'humaine société. En vérité, on doit aller à Moussorgsky pour trouver une œuvre plus simple et plus vraie d'un homme qui a mangé son pain dans les larmes et connaît la triste beauté de la vie humaine. Seulement dans les lignes pures et nues de « Socrate » on sent moins l'influence d'un sentiment religieux que celle de la sagesse des philosophes, recrée par la modestie, la beauté et l'humilité d'un musicien. Par Satie le génie latin a trouvé une des plus belles de ses merveilleuses renaissances. Aussi bien n'est-ce plus le bouffon que nous évoquons d'abord lorsque nous pensons à Eric Satie. La vie, à de certains moments, donne aux hommes d'étranges et extraordinaires dons. Il leur ôte pour de longues années la joie et la douceur avec lesquelles ils vinrent au monde, les laisse pour un temps déshérités de la plus grande puissance de leur être, puis soudain leur rend ce qui leur fut volé pour la plus grande joie et béatitude de leur âme. Ainsi, dans un sens, a-t-elle fait pour Satie : la vieille diablerie, le vieil esprit et le bohémianisme sont toujours en lui. Mais un autre aspect de lui-même a grandi sereinement et magnifiquement. D'aussi loin que nous regardions vers Arcueil avec les yeux de l'esprit, nous voyons quelque chose qui s'harmonise parfaitement avec l'épithète de Cocteau : le « bon Maître ». Nous voyons un musicien grave qui vit en profondeur.

Et nous nous en allons plus riches de savoir que le monde compte un poète de plus.

Lettre de Berlin

Chez Cassirer on a pu organiser une grande et importante exposition des œuvres de Cézanne. 34 tableaux, de nombreuses aquarelles et dessins du peintre que mon ami Bell appelait : « Le Christophe Colomb d'un nouveau continent de la forme », s'élèvent devant l'horizon du public artistique allemand. Ce fait forme la base des créations actuelles et futures. Heureusement le public allemand est plus sérieux que la presse qui l'informe (je suppose qu'il n'en est pas autrement en France). Nos auteurs écrivant sur l'art se sont encore une fois laissés entraîner par la politique ; à tel point qu'ils critiquent à leur point de vue de « Politique de l'Art » une exposition aussi importante que celle de Cézanne. C'est-à-dire qu'ils s'efforcent de jouer Cézanne contre « nouveau continent de la forme » lequel sans lui ne pourrait pas exister. On pourrait répéter les paroles que Flaubert notait dans son journal en face des colosses de Memnon : « Que de regards de profanes ont reposé sur eux, proclamant leurs opinions et passant ensuite ». Les colosses de Memnon ont résisté à ces regards, à ces proclamations ; Cézanne et ses disciples, eux aussi, sauront y résister. Il est à remarquer qu'à cette occasion les experts et soi-disant connaisseurs jouent le rôle des profanes, mais non pas le public et moins encore les artistes allemands.

Flechtheim a ouvert à Berlin une nouvelle galerie d'art dans laquelle il s'efforce de donner une idée exacte du « nouveau développement de l'art en France » ; un effort sérieux méritant d'être encouragé.

Il paraît, malheureusement, que ce terrible blocus intellectuel actuellement imposé en raison du change va encore paralyser et même entraver toutes les bonnes intentions. La première exposition n'était point caractéristique, on avait l'impression qu'en grande partie des œuvres d'une valeur médiocre, seules, nous avaient été envoyées. Un petit sous-bois de Derain, ainsi que deux natures mortes de Braque, seules, étaient des œuvres remarquables. Cet état de choses est d'autant plus regrettable qu'ici, après un isolement forcé, tout le monde s'acharne à prendre connaissance des nouvelles tendances de l'art actuel en France. A propos de ce développement les plus grandes erreurs se sont répandues, ou ont été répandues intentionnellement encore, par les milieux politiques où il est parlé d'art.

Ainsi, dans un livre ridicule sur la peinture française depuis 1914, on peut contem-

pler une caricature de Picasso, difficile à démentir en voyant de ce peintre une œuvre aussi peu caractéristique que celle de son « Pierrot », la seule exposée chez Flechtheim.

Dans une deuxième exposition, Flechtheim montrait les œuvres du peintre Matisse. A côté de beaucoup de peintures anciennes, il y en avait suffisamment de modernes pour se faire une idée des dernières tendances du peintre.

Beaucoup de ses vieux amis ne savent décidément pas comprendre qu'un peintre de notre époque puisse dire : « Cézanne me touche moins ». Celui qui peut faire un tel aveu devrait être un deuxième Cézanne, un nouveau Poussin ou le géant Atlas ! Et là commence le problème Matisse. Il est paru une collection intéressante donnant une suite des dessins de Kokochka qui prennent une première place dans l'Allemagne actuelle. On les voyait en même temps à deux endroits différents, aux expositions du docteur Goldschmidt-Wallerstem et chez Gurlitt.

En même temps fut édité à Vienne, chez Strache Lanjy, un carton avec les derniers dessins de Kokochka. A remarquer surtout la neutralité de l'artiste dans ses derniers dessins. Chaque trait de crayon est influencé par le sentiment le plus tendre, l'amour de la nature, la façon supérieure de voir et comprendre les choses par l'auteur, qui révèle ainsi ses sentiments les plus variés et les plus intimes. C'est la réalité touchée à peine de la pointe des doigts, on la voit représentée dans tout son charme, sa multiplicité, son charme et sa richesse offrant et révélant ses secrets. Dans ces dessins, d'une pureté extraordinaire, le peintre révèle tout ce que la nature peut offrir d'intimité, de richesse et d'amour. Nous sommes de nouveau étonnés par la supériorité et le sentiment infiniment tendre du peintre, qui frappe notre imagination par sa spontanéité et sa manière de voir.

Dvorak, le savant de l'art mort dernièrement, dans ses recherches connues sur l'art gothique publiées récemment, dans la préface de son ouvrage sur Vienne, ose comparer les dessins de Kokochka à ceux de Michel-Ange et du Titien, et Dvorak n'était point un sentimental.

Un autre livre important a paru dernièrement, qui n'est pas tout à fait un livre sur l'art, mais plutôt un livre sur l'époque actuelle, qui éclaire avec la rapidité de l'éclair une situation, la nôtre. Il s'appelle « Le dernier homme » et a paru à Vienne, édité par E.-P. Tal et Comp. Son auteur est Max Picard. « L'homme, dit ce livre, imitant l'appel de Cassandra, n'est plus ». Les êtres d'aujourd'hui, ressemblant aux hommes, n'en sont

plus. Ils paraissent être des hommes, ils peuvent leur ressembler, quelqu'un ou quelque part, ils ont obtenu cette concession. Il paraît comme si, tout était encore comme autrefois, comme si l'homme existait, souffrait, remuait, agissait, créait et reproduisait grâce à la loi de la paresse seulement nous devons dire que les êtres peuvent avoir l'air de vrais hommes, peuvent croire eux-mêmes qu'ils sont des hommes. Les formes humaines sont usées, dit Picard, l'homme est peut-être la dernière des fictions. Ce livre exprimant ce qui existe, qui ose poser le grand problème, est d'une réalité saisissante, il est le résultat d'une profonde connaissance... Depuis longtemps on n'a pu lire un livre plus remarquable et en même temps plus émouvant. On devrait le lire aussi de l'autre côté de la frontière ; peut-être est-il déjà trop tard pour serrer les freins du train catastrophique, mais il n'est jamais trop tard pour se rendre clairement compte d'une situation, aussi désespérée soit-elle.

PAUL WESTHEIM.

Spectacles

SIN (*Théâtre Fémina*)

C'était une Chine de fantaisie. Bien que banale — il y a Yama, l'esprit du mal, et le dieu Sin, qui veut du bien à Feuille d'Amandier sans tache — l'idée peut paraître jolie. Parce que je n'aime pas les enfantillages, vais-je reprocher à Maurice Magre de se plaire aux contes de fées ? La mise en scène a tout gâté. Il y avait quelque chose à faire voir. On a démenagé les bazars et pris au music-hall

...Un horrible mélange
D'ors et de chairs flétries,

et roulées dans le fard. Une cacophonie multicolore coutumière aux revues. Il faut une harmonie qui ne soit pas aux yeux indigente d'expression et de choix. Absence de style n'est pas style et le galbe n'existe que par le concert des fragments.

L'art théâtral ne tire rien de dépenses en costumes chinoisants, qui n'étaient qu'accessoires au texte en vers de Magre, et dont la pénurie d'unité importunait la vue sans créer la légende.

On était aux Galeries Lafayette : Jean-Gabriel Domergue a chiffonné les coussins des vitrines et pincé l'abat-jour japonais de l'élégante en désir d'Orient. Mais le catalogue illustré, ce n'est pas tout à fait la même chose que le symbolisme de *Sin*.

Je ne sais si le poème est bon. La nécessaire extériorisation scénique fait tort à la qualité littéraire. Moins encore s'agit-il de « semaine propice aux poètes » parce que MM. Magre et Rostand ont eu, jouées, des pièces en vers. Chaque fois que je le pourrai, de critiques féconds en platitudes, je montrerai le creux verbalisme. Un tableau cubiste n'est pas fait de cubes, la poésie n'est pas le dictionnaire de rimes. Je me souviens qu'un jour de guerre... *trouer la peau dans les tranchées...* entr'ouvrant sur les quais *La montée aux Enfers*, l'opulence morbide des vers hallucinés m'étreignit tout à coup comme un parfum pervers. Et j'achetais le livre et le lus en entier... *Sin* n'est pas de la même veine.

LA GLOIRE (*Théâtre Sarah Bernhardt*)

La rhétorique n'est pas qualité de théâtre. Quelques paragraphes à descendre, Messieurs et Dames : chronique de l'éloquence.

La pièce tient-elle à la scène ? L'index sur le tragus, en appuyant et relâchant, je fractionne en mille parcelles indistinctes le son de la voix de l'acteur et n'entends qu'un murmure confus. C'est des yeux que je dois comprendre.

J'ai vu Clarence-Yonnel interroger les tableaux de son père. Ce n'étaient que de mauvais chromos, chefs-d'œuvre aux bougies. D'un romantisme hernanique, quand même, c'est du Théâtre. L'est également le symbolique épisode des toiles blanches que Clarence, dans sa folie, emplit mentalement de paysages et colore en hallucination.

Peu m'importe la personnalité de Maurice Rostand. *La Gloire* est d'un modèle périmé. Constatation : si le public y fit succès, la présence de Sarah, sa voix traînante, les consonnes scandées, accent anglais, *Vva ffair'... blann-chir'... ton llinge... à Llondr'...* (acte I, scène finale) y collaborèrent artificiellement.

COMŒDIA

QUOTIDIEN DES THÉÂTRES

Le Numéro 20 centimes. — Directeur : Georges CASELLA. — Le Numéro 20 centimes.

LE DIMANCHE

La Vie Littéraire

La Critique de Binet-Valmer, Articles de J.-H. Rosny aîné, H. Duvernois, Georges Lecomte, André Lebey, etc... La Fantaisie de Jean Bastia.

LE LUNDI

La Vie Musicale

Chronique de Willy. Articles de Louis Laloy, Raymond Charpentier, Tenroc, Jean Poueigh, Henri Collet, Paul Le Flem, etc... La Boîte à Musique de Pierre Chapelle.

LE MARDI

Comœdia publie

Une pièce de Théâtre complète choisie parmi les plus récents succès des scènes Parisiennes.

LE VENDREDI

Ciné Comœdia

La plus complète revue des Cinématographes. La plus sévère critique des nouveaux films. Chroniques de J.-L. Croze.

Tous les Amateurs
de Théâtre lisent

COMŒDIA

et profitent
de ses avantages

LA DANSE DE MORT (*L'Œuvre*).

Serait-ce un critérium ? *La danse de mort* ne peut tenir lieu de roman. Pas de valeur descriptive et quel écart entre un dialogue lettré et les rudiments verbaux du bon théâtre ! Ayant vu la pièce, j'ai pris le livre. Je n'ai pas retrouvé le capitaine et sa Xantippe.

En 1892-93, le *Théâtre libre* et *L'Œuvre* donnèrent au public ahuri des représentations de pièces étrangères. Il ne me faut pas grand'chose pour être heureux : j'ai lu, dans une revue de l'époque, d'hilarantes élucubrations, Léo Claretie pondit. « Aux affiches, des vocables barbares : Ibsen, Bjortserne Biornson, Hauptmann, Strindberg, Maeterlinck, et autres Teutons (!) ou Flammingants (?). Je sais bien qu'en musique il y a un délicat plaisir à entendre du Meyerbeer ou du Mendelsohn : mais *Pelléas et Mélisande* ne vaut pas les *Huguenots*... Il faut avoir étudié l'ethnographie et l'histoire des races pour bien saisir la portée de *La Dame de la mer* ou de *Hedda Gabler*. Ce n'est ni écrit ni pensé pour nous (!). C'est un essai intéressant pour une élite de curieux : ce serait folie d'y vouloir intéresser la masse... *Mademoiselle Julie*, de M. Auguste Strindberg, conte les amours brutales d'un domestique et de sa jeune maîtresse hystérique. C'est encore une importation d'un nouveau Shakespeare norvégien (?). Comme il en pousse dans le Nord ! Mais, vrai, cette pièce-ci ne valait pas le voyage. »

Que pense aujourd'hui M. Léo Claretie du « nouveau Shakespeare »... suédois ?

Alice et Edgar, capitaine d'artillerie, sont mariés depuis 25 ans. Sont-ils possibles ces deux êtres de haine que Strindberg fait vivre à la scène ? L'œuvre d'art n'est pas d'imitation et ce qui vaut esthétiquement, c'est de créer. Qu'un homme et une femme puissent vivre ensemble et s'abhorrer autant qu'Alice et le capitaine, c'est plus qu'anormal, irréel. Mais le dramaturge génial nous les montre, ces monstres, intimes comme si nous les regardions par un trou de serrure. Il n'est pas sûr que vous ayez besoin de les entendre. On voit la vie qu'ils mènent, dans un logis lugubre, lui féroce égoïste, fielleux et menteur, alcoolique et cardiaque ; elle, ancienne actrice aigrie, jalouse, implacable,

cruelle et sensuelle. Il boit des grogs, elle joue du piano, et voici la petite parenthèse : *Alice joue l'Entrée des Boyards. Le capitaine exécute une sorte de danse hongroise et fait cliqueter ses éperons. Puis il s'affaisse par terre sans qu'Alice le remarque. Elle achève le morceau...* Scène tragique, non tant par les moyens extérieurs que parce qu'elle synthétise l'interne effroyable haine de ce couple infernal. Les quatre actes, affreusement concentrés, sont cruels et fascinateurs.

Il ne suffit pas de comprendre, il faut encore exprimer. Comprendre, avant d'apprendre le rôle. Exprimer, pour le spectateur. René Fauchois, le capitaine, a jeté vives devant lui les étincelles sarcastiques de son intelligence, créatrice d'une silhouette cauchemar. M^{lle} Mayane était, un peu trop parlant haut, toute la féminine perfidie, chère à la misogynie de Strindberg. La maison de *L'Œuvre*, c'est un vrai théâtre.

PELLEAS ET MELISANDE (*Théâtre des Champs-Élysées*).

Les plus belles images du monde. L'unique beau théâtre de Paris. *Pelléas et Mélisande*. Théâtre des Champs-Élysées.

Les belles images se sont éparpillées, face dessous, sur l'immense plateau. Et tout ce qui est dans l'authentique chef-d'œuvre (je ne galvaude pas) paraissait diffus et lointain, loin, si loin.... A l'Odéon, en 1917, ç'avait été pour moi une révélation émerveillée. L'autre soir, aux Champs-Élysées, je regrettais la musique de scène et les décors enlumines, où notre ami Bertin créait un troublant Pelléas...

M. de Salzmann avait réalisé de très enveloppants éclairages. Ils ne suffirent pas à donner l'atmosphère au drame transparent de Maeterlinck, si doux de symbolisme, si riche de rage et d'amour.

L'AGE HEUREUX (*L'Œuvre*).

J'envie le jeune auteur et voudrais avoir eu, à vingt ans, son talent, sa modestie et son succès. En moi vibrent des résonnances de la « philo », aux tâtonnements sexuels, et des premières années de Faculté. Jacques Natanson raconte avec franchise — d'autres trouveront cynisme — les ébats amoureux

de demi-bacheliers, et parce qu'il est tellement de son âge, le sujet acquiert, au plan psychologique, une étrange valeur sentimentale. Tandis que trop de romans de vieillards prétendent à d'artificiels souvenirs d'enfance, *L'âge heureux* est comme le miroir rétrospectif d'une très précoce jeunesse.

Aux passions clandestines du fond des corridors firent place le goût de la danse et du flirt. Tarnier, Béjart, Lernain, lycéens d'aujourd'hui et plus ou moins reflets d'un moi-même lointain, les conquêtes vous sont faciles que Natanson vous a préparées, et le don du théâtre est rare qui permet de tendre la chaîne de la jeune fille à la demi-vierge, de la courtisane à la femme mariée. Tarnier ne doute de rien : perversité où transparaît encore beaucoup d'innocence, don juanisme où la sincérité tient trop de place pour qu'il soit vainqueur de lui-même, sensualisme cérébral où les pleurs ingénus gravent leurs stries émues. Avec quelle audace ne séduit-il pas, au premier acte, — le jazz-band trépidant aux excitants *shimmys* — la jeune M^{me} Cermeuse, mais quelles dures larmes quand elle le plaque ! Béjart est plus naïf : l'amour, qui n'est pas éternel, le fera sangloter : Sarah Rafale est si belle et cruelle ! Et le studieux Lernain, Jacques Natanson le fit singulier de vie et de vérité : d'atteindre le *type*, il s'est montré, par cette silhouette du lycéen bûcheur, indubitablement capable.

Visant au preste dialogue, je sais que Jacques Natanson n'a pas toujours sélectionné la fuyante abondance des paroles inconsistantes. Il est dur, quand on a quelque chose à dire, de soumettre à la discipline, presque à la castration, les « grandes scènes » que l'on veut faire porter. Mais, du reste, c'est avec maîtrise que sont burinés l'épisode scabreux de la demi-grue bonne fille, initiant Béjart à l'amour, et celui du troisième acte entre Tarnier et Monsieur Cermeuse (Lugné-Poë). Cette scène du vieux mari en face du jeune amant de sa femme, par l'étonnante hardiesse de la situation, c'est une dissection dramatique où la misère humaine s'avoue humblement pitoyable.

M^{mes} Sarah Rafale, Ugalde, Cazeneuve et Delfo, MM. Lugné-Poë, Liausu, Gady et Asso, ont joué *L'Age heureux*

dans le ton de jeunesse et d'ironie contenue qui convenait, au milieu d'une décoration harmonieusement moderne de M. Deléage. Jacques Natanson est un espoir de proche renouvellement du théâtre psychologique, libéré de vulgarité.

P. S. — La « compagnie » du *Canard Sauvage*, qui révéla l'an dernier *La souriante Madame Beudet* donnera bientôt de nouveaux spectacles.

Henri COLAS.

Eloquence

Maurice Rostand, aspirant à la gloire, atteint la rhétorique et glisse à la grandiloquence. En se fondant en beaux discours — les conquêtes que je ferais en passant de la prose aux vers ! — il est bien capable de *plaire*, mais suffit-il d'être agréable, et Maurice Rostand ne voulait-il pas nous convaincre que le renom supplée au génie ? Il y a manqué d'éloquence, le bel art de persuader, et préféré peut-être, écrivain de verbiage, le talent de bien dire à la valeur de ce qu'il exprime.

J'ai lu l'essai de Taine sur Racine.

*
* *

En voyant Zacconi jouer, en italien, au théâtre des Champs-Élysées, *Un nemico del popolo*, j'ai saisi sans conteste le degré oratoire de la pièce d'Ibsen. C'est le plaidoyer de l'homme juste, réglant ses comptes avec le public imbécile qui acclamait hier les drames historiques et insulte l'auteur le jour où, dans *Les Revenants*, il « touche à la morale » et divulgue l'hérédité.

Le public est incohérent qui, traînant au théâtre une mentalité-meeting, ne juge jamais *esthétique* et joue aux faits divers. Les émotions du journal du matin, il les voudrait le soir, en chair et en os des acteurs. Ne vous donnez donc pas la peine. Ayez chez vous la crise d'épilepsie, demandez au théâtre la vision d'œuvre d'art.

Scéniquement, *Un ennemi du peuple* n'est pas du meilleur Ibsen. Zacconi, le docteur Stockmann, amené, par le rôle, à faire quelques discours, remémorait Jaurès, et c'est de l'éloquence ou je n'y entends rien.

HENRI COLAS.

VIENT DE PARAITRE
LES CONTEMPORAINS
œuvres et portraits au XX^e siècle

PRIKAZ

par ANDRÉ SALMON

LE CORNET A DÉS

par MAX JACOB

LES CONSTRUCTEURS

par ELIE FAURE

LE SOLITAIRE DE LA LUNE

par FRANÇOIS DE CUREL

PRIX DU VOLUME: UN FRANC

Cette collection sous la direction de F. Fels comprendra
des ouvrages de : Kipling, les Tharaud, Gide,
Suarès, Foch, J. Giroudoux, Jean Cocteau, Einstein,
Freud, Marcel Proust, Edmond Jaloux, Apollinaire,
:: :: :: :: etc.. :: :: :: ::

DELAMAIN, BOUTELLEAU & C^{ie}, Éditeurs
LIBRAIRIE STOCK, 7, Rue du Vieux-Colombier - PARIS

LISEZ

Le COURRIER MUSICAL

(bi-mensuel)

et La SEMAINE MUSICALE

(hebdomadaire)

Les 2 grands périodiques qui publient
des articles et comptes rendus de

Florent Schmit - Darius Milhaud - Louis Auber - André
Caplet - Honegger, etc..

des correspondances du monde entier.

des suppléments musicaux.

des illustrations.

les programmes détaillés de tous les concerts.

1.000 pages de texte par an

Abonnement global : 35 frs. - Séparément 25 et 12 frs.

Spécimen gratuit : 29, rue Tronchet, Paris - (8)
où l'on trouve des billets numérotés pour tous les
concerts (Téléphone : Gut. 79-48).

VIENT DE PARAITRE

DER QUERSCHNITT 1921

Un volume in-4^o de 250 pages

:: :: :: 200 reproductions :: :: ::

d'après les œuvres de maîtres anciens et modernes :

Cézanne -:- Rousseau -:- Braque -:- Chagall -:-
Derain -:- de Flory -:- Gris -:- Lévy -:- Léger -:-
-:- Laurencin -:- Matisse -:- Vlaminck, etc.. -:-

: 1 Bois original :

-:- de Masereel -:-

:: :: :: :: : Des articles de : :: :: :: ::

Franz Blei -:- Collifino -:- Edschmid -:- Marie
Laurencin -:- Lévy -:- Salmon -:- Schickele -:-
-:- -:- -:- Vlaminck, etc.. -:- -:- -:-

10 Francs

Galerie Flechteim-Dusseldorf, Königsallee, 34

AVENTURE

:: Paraitra le 10 de chaque mois ::

DIRECTION : 6, Rue de la Muette, PARIS - XVI^e

Cette Revue Littéraire publie des œuvres de MM.

Louis Aragon -:- Marcel Arland -:- Jacques Baron
Blaise Cendrars -:- Henry Cliquennois -:- Jean
Cocteau -:- René Crevel -:- Paul Dermée -:-
André Dhôtel -:- Pierre Drieu La Rochelle -:-
Georges Gabory -:- Jean Giraudoux -:- Ivan Goll
Max Jacob -:- Georges Limbour -:- Pierre-Mac
Orlan -:- Maurice Martin du Gard -:- Max Morise
Jean Paulhan -:- Marcel Raval -:- André Salmon
Tristan Tzara -:- Paul Valéry -:- Roger Vitrac, etc.

et des dessins et des bois de MM.

Chas-Laborde -:- Daragnès -:- Du Buffet -:- Paul
Dufy -:- Pierre Falké -:- Pierre Flouquet -:-
André Foy -:- Galanis -:- Gleizes -:- Fernand
-:- -:- -:- Léger -:- Oberlé, etc.. -:- -:- -:-

PRIX DE L'ABONNEMENT 20 FRANCS

PRIX DU FASCICULE : 2 FRANCS

ÉDITION



ACTION

PRIX : 3 francs